Notes & Morceaux choisis

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

Chipko andolan

Edition spéciale n°2
Juin 2023

En se donnant pour but de populariser certaines analyses, réflexions et recherches sur le monde moderne, *Notes & Morceaux choisis* ne cherche pas à élaborer une idéologie ou une théorie critique nouvelle, moins encore à faire de la vulgarisation, mais plutôt à « *comprendre dans quelle sorte de monde nous vivons* » (George Orwell). Une telle exploration contraint à varier les points de vue et à formuler à nouveau des idées exprimées ailleurs, en d'autres temps et en d'autres termes. Ce qui permet de les actualiser et de les alléger de la masse des présupposés (des « cela va sans dire ») qui se greffent toujours sur des analyses issues de longues recherches. À une époque où le plus élémentaire devient de moins en moins évident, une telle volonté d'élucidation nous semble être la condition du renouvellement du débat public et des activités politiques.

Bertrand Louart
Extrait de l'éditorial de
Notes & Morceaux choisis n°7, octobre 2006.

13 numéros publiés en 2022.

Précédente édition spéciale :

L'invention de la « transition énergétique »

N°1 - Septembre 2022

Edition réalisée par :
Bertrand Louart, Radio Zinzine
04 300 Limans, France.

Textes disponibles sur le blog :

Et vous n'avez encore rien vu...

Critique de la science et du scientisme ordinaire

<http://sniadecki.wordpress.com/>

Bertrand Louart

Chipko andolan

Présentation

juin 2023

L'Himalaya, triple chaîne de montagnes qui s'étendent sur 2 400 km d'est en ouest, est le résultat de la collision de la plaque indienne et de la plaque eurasienne. A l'échelle des temps géologiques, ce sont des montagnes plutôt jeunes ; l'érosion n'en a pas encore adouci le relief, qui reste très escarpé et sujet à des éboulements extrêmement violents.

> « En février 2021, non loin de la ville de Joshimath, un tsunami des montagnes, provoqué par une avalanche de roc et de glace, avait ravagé le district de Chamoli, emportant une centrale électrique où travaillait un grand nombre d'ouvriers, faisant 200 morts. » [1]

C'est ainsi que la ville de Joshimath, 20 000 habitants située sur une pente, à près de 1 900 m d'altitude dans l'Uttarakhand (ou Uttaranchal), au cœur de l'Himalaya indien, menace de s'effondrer, en raison d'un affaissement de terrain. Après l'écroulement d'un temple le 6 janvier 2023, les habitants des bâtiments en péril ont commencé à être évacués. Mais le relief et la géologie ne sont pas ici les principales causes de cet « énorme désastre ».

Les habitants et les écologistes mettent en cause les énormes travaux entrepris pour la construction d'un barrage hydroélectrique (Tapovan-Vishnugad), sur la rivière Dhauliganga, qui nécessite de creuser, à l'explosif, un tunnel de 12 km dans la montagne sous Joshimath. Et également l'aménagement d'une autoroute (Char dham), lancée en 2016 et destinée à relier les divers lieux de pèlerinage hindous et faciliter l'acheminement des soldats vers la frontière chinoise.

Le premier ministre indien Narendra Modi, ultranationaliste et partisan de l'Hindutva (hindouisme radical), promeut un développement effréné des infrastructures pour favoriser le tourisme religieux

[1] Sophie Landrin, « Dans l'Himalaya, une ville de 20 000 habitants menace de s'effondrer », *Le Monde*, 10 janvier 2023.

dans les quatre principaux sanctuaires de l'Uttarakhand – Badrinath, Kedarnath, Gangotri et Yamunotri.

L'article du journal *Le Monde* précise que « le gouvernement de Narendra Modi ignore l'avis des spécialistes et se méfie de la science ». En réalité, il ne s'en défie que lorsque qu'ils viennent contredire sa volonté de puissance ; en l'occurrence la propagande religieuse et le développement économique. C'est également pourquoi les autorités n'écoutent jamais les populations lorsque celles-ci, fortes de leur expérience du territoire, les alertent sur les conséquences de l'abattage des arbres, de l'arasement des collines, du creusement des montagnes qui déstabilisent les sols et augmentent les risques de glissement de terrain et de crues soudaines.

Il y a 50 ans, en 1973 dans l'Uttarakhand, le mouvement Chipko a débuté par l'action d'un groupe de villageoises qui se sont opposées à l'exploitation industrielle de leurs forêts, notamment en défendant collectivement les arbres contre les coupes rases. Elles cherchaient ainsi à protéger leurs moyens de subsistance, intimement liées à l'existence d'un couvert végétal diversifié, leur assurant autant des ressources à portée de main (bois, eau, etc.) qu'une protection contre l'érosion des sols.

Ce mouvement est devenu emblématique des luttes écoféministes du Sud et Vandana Shiva a grandement contribuée à en forger la légende [2]. Je propose donc ici de revenir plus en détail sur ce mouvement avec deux articles inédits en français [3]. Le premier est d'un témoin direct, Pandurang Hegde, très axé sur la non violence et le développement local. Le second d'une universitaire, Emma Mawdsley, qui suite à une enquête sur le terrain une vingtaine d'années plus tard porte un regard critique sur les motivations des acteurs et actrices de ce mouvement, ainsi que sur certaines idéalisations dont il a été l'objet.

A mon sens, outre leur intérêt historique, tous deux montrent que la « défense de la subsistance » peut en réalité prendre des formes très diverses, allant jusqu'à des compromis plus ou moins avancés avec l'État

---

[2] Voir notamment : Vandana Shiva, *Restons vivantes. Femmes, écologie et lutes pour la survie* [1988], Rue de l'échiquier, Paris, 2022 ; Maria Mies et Vandana Shiva, *Écoféminisme* [1993], L'Harmattan, Paris, 1998 : ch. XV, V. Shiva, « Le concept de liberté des femmes Chipko ».

[3] Pour des raisons de place, je n'ai pas reproduit les références bibliographiques. On les trouvera dans les versions en ligne, aux adresses indiquées à la fin de ces articles.

et le Marché, qui malheureusement demeurent des puissances incontournables tant qu'elles existent.

La défense de la subsistance n'est donc pas *en soi* opposée à l'État et anti-capitaliste, elle ne peut le devenir qu'avec la conscience que l'État et le capitalisme sont les nuisances à l'origine de toutes les autres. Cette conscience n'est pas donnée, elle ne peut se construire que par une analyse du système dans sa globalité ; car avant tout, il *met à distance*, pour un temps, les nuisances qu'il engendre. Certes, il peut localement et ponctuellement apporter quelques « avantages » ou commodités, qui peuvent effectivement améliorer la condition des plus démunis, mais c'est pour mieux ensuite fourguer tout le reste de sa camelote ; comme l'illustre le sort de Joshimath.

Le premier ministre indien Narendra Modi sera l'invité d'honneur du président français Emanuel Macron pour les cérémonies du 14 juillet 2023. La prise de la Bastille sera donc célébrée par deux dirigeants parmi les plus indifférents au sort des plus modestes dans leurs pays respectifs, parmi les plus en pointe dans la « guerre à la subsistance »…

Pour s'en convaincre on peut lire le témoignage d'Alpa Shah, *Le Livre de la jungle insurgée, plongée dans la guérilla Naxalite en Inde* (2018, éd. La Dernière lettre, mai 2022) ou celui d'Arundhati Roy, "Ma marche avec les camarades", mars 2010 [4]. Ces deux témoignages montrent cette fois, combien l'idéologie marxiste-maoïste est aveugle à certaines potentialités émancipatrices qu'elle suscité incidement.

Plus récemment, un important mouvement paysan (Kisan andolan, 2019-2021) s'est déroulé en Inde contre des lois visant abolir les prix garantis des denrées alimentaires et à libéraliser les marchés locaux au profit des entreprises de l'agroalimentaire. Mais au-delà, c'était toute la politique anti-sociale de Narendra Modi qui a suscité un rejet massif et un mouvement d'occupation – sortes de ZaD sur les autoroutes menant à la capitale New Delhi – pendant plusieurs mois. Malheureusement, nous n'en avons eu en France que des échos de seconde ou troisième main [5].

Bertrand Louart

---

[4] Traduit de l'anglais par les soins du Secours Rouge de Belgique – j'en prépare une version revue et corrigée : < https://secoursrouge.org/ma-marche-avec-les-camarades/ >

[5] Voir les entretiens avec Jacques Chastaing avec l'émission "L'Actualité des luttes" sur radio Fréquence Paris Plurielle.

Pandurang Hegde

Chipko et Appiko

Comment les gens sauvent les arbres

Janvier 1988

Préface

Chipko et Appiko trouvent actuellement la place qui leur revient dans les annales modernes de l'action non violente. Le but de la série "Non-violence" dans l'action du Quaker Peace & Service (QPS) est à la fois d'informer et d'inspirer ceux qui souhaitent mettre au point des solutions alternatives positives à la violence et nous pensons que l'histoire que raconte Pandurang Hegde est assez forte pour le faire. The Right Livelihood Foundation a octroyé une récompense au mouvement Chipko en décembre 1987 [6] et nous espérons que cela lui permettra d'être mieux reconnu et d'intéresser davantage d'autres pays.

Pandurang Hegde est l'un de mes amis. Nous avons travaillé ensemble sur un projet dans le centre de l'Inde. J'ai vu évoluer l'étudiant de troisième cycle doué et motivé et devenir un activiste engagé. Il a rejeté « la méthode professionnelle du développement rural » et s'est engagé courageusement sur la voie qui débute par le « chômage ». Il nous a également apporté son esprit critique.

J'ai demandé à Pandurang de réfléchir à la portée de Chipko en Inde, d'expliquer ses méthodes non violentes et les tensions à l'intérieur du mouvement, de commenter sa base de classe et ses problèmes de genre. C'est ce qu'il a fait et davantage encore. Nombre des incidents qu'il a noté sont inconnus au-delà d'un cercle très réduit.

Nous avons dû faire notre travail d'éditeur pour un auteur avec lequel nous n'avons plus de contacts depuis plusieurs mois en raison de son

[6] The Right Livelihood Foundation a été crée afin de décerner le « prix Nobel alternatif » qui récompense les personnes ou associations qui travaillent et recherchent des solutions pratiques et exemplaires pour les défis les plus urgents de notre monde. Voir : <https://rightlivelihood.org/the-change-makers/find-a-laureate/the-chipko-movement/> [NdT]

départ pour « une longue marche dans la forêt » jusqu'à la source du fleuve Kali Nadi dans le sud de l'Inde. Nous espérons que le QPS rend justice à son manuscrit et que avons réussi à faire revivre la merveilleuse entreprise humaine qu'il décrit si honnêtement.

Andrew C. Clark
General Secretary
Quaker Peace & Service

Introduction

Ces dernières années on vu émerger des mouvements écologiques dans le monde entier. Les pays occidentaux sont confrontés à des problèmes de pollution et de pluies acides, tandis que dans les deux-tiers du monde [7], le problème est principalement celui de l'épuisement des ressources naturelles, telles les forêts et les sols. Dans le monde développé, les gens ne dépendent pas directement des forêts, tandis que dans les deux-tiers du monde, ils en dépendent pour survivre. Cette survie est actuellement menacée en Inde en raison d'une crise environnementale aigüe, car les zones boisées sont en rapide recul. Les politiques modernes de développement ont hâté le processus d'épuisement des ressources naturelles, ce qui affecte souvent les groupes humains les plus pauvres, tels ceux qui vivent dans les forêts.

L'épuisement des terres boisées sur les fragiles pentes de l'Himalaya a accru la charge de travail des femmes dans les villages de montagne. À mesure qu'on abattait les forêts naturelles pour répondre aux besoins de l'industrie, ces femmes devaient parcourir de longues distances pour se procurer du bois de chauffage, de l'eau et du fourrage pour leurs animaux. Ce sont ces circonstances qui ont poussé des femmes pauvres à lancer un mouvement pour sauver les arbres dont dépendaient tant leurs moyens d'existence. Parce qu'elles eurent l'idée originale d'enlacer les arbres, elles sauvèrent la forêt. Il s'agit du mouvement que l'on connaît à présent sous le nom de *Chipko Andolan* ou « Mouvement de celles qui enlacent les arbres » [*Tree-Hugging Movement*].

L'Himalaya, l'une des plus jeunes chaînes de montagnes du monde, voit naître les sources des fleuves du nord de l'Inde, tels le Gange et le

[7] L'expression « deux-tiers du monde » utilisée dans cette brochure se réfère aux pays économiquement désavantagés et qui représentent environ les deux-tiers des membres des Nations Unies.

Yamuna. Le mouvement Chipko a grandement contribué à préserver l'Himalaya. Ces femmes ont réussi à contraindre le gouvernement à imposer un moratoire sur l'abattage des arbres vivants. Le mouvement a traversé plusieurs stades, sans cesser d'adhérer aux idéaux de la non-violence, et il a connu ses premiers succès au bout de six ans.

Chipko s'est étendu à de nombreuses régions indiennes, et le mouvement a réellement utilisé des techniques non violentes. Chipko est devenu un modèle pour d'autres mouvements écologiques en Inde et ailleurs, par exemple en Australie et en Amérique du Nord, où les gens utilisent des méthodes similaires.

Beaucoup de gens ont entendu parler de Chipko ailleurs qu'en Inde, mais il y a peu d'informations sur le côté non violent et les dynamiques internes du mouvement. Les méthodes de Chipko ont contribué à élaborer une stratégie de développement alternatif, de manière à promouvoir une relation plus harmonieuse entre les humains et la nature. Le mouvement est issu du sol fertile de la tradition gandhienne et de Sarvodaya [8]. L'expérience de l'*ahimsa* (non-violence en Sanskrit) nous ouvrira peut-être la voie d'un plus ample mouvement pour prendre soin de la nature dans le monde entier.

Chapitre I – La légende

Il y a de nombreuses années, Amrita Devi vivait dans un village Bishnoi dans les déserts du Rajasthan, dans le nord de l'Inde. La secte Bishnoi cherche à vivre en harmonie avec la nature ; « Bishnoi » signifie littéralement « ceux qui respectent 29 principes ». L'un de ces principes est la protection des arbres et de la vie sauvage. Lorsqu'elle était enfant, les parents d'Amrita lui avaient enseigné que les arbres étaient ses frères et sœurs aînés ; qu'ils protégeaient le village contre les tempêtes de sable. Les arbres produisent de l'air frais et de l'eau, du fourrage pour les animaux et de la nourriture pour les êtres humains.

Le village d'Amrita se trouvait dans une région couverte d'arbres appelés *khejari*, un arbre particulier qui pousse bien dans le désert [9]. Amrita aimait beaucoup ces arbres et elle ne manquait jamais de leur

---

[8] Sarvodaya : partisans de Vinobha Bhave, disciple de Gandhi.

[9] *Prosopis cineraria*. Cet arbre est une légumineuse, il contribue naturellement à enrichir le sol en azote, ce qui est important pour des paysans qui pratiquent des formes d'agro-foresterie. [NdE]

rendre un culte chaque matin. Choisissant l'un d'eux, elle plaçait ses mains sur le tronc et lui parlait ainsi :

> « Arbre, tu es grand et beau. Comment pourrions-nous vivre sans toi ? Tu nous protèges, nous nourris, tu es notre souffle de vie. Arbre, donne-moi la force de te protéger. »

Parfois d'autres filles et garçons du village venaient adorer les arbres. Ils chantaient leurs louanges. Des hardes de cerfs et d'autres créatures s'attroupaient autour des enfants pour les écouter. Ils ne craignaient pas les villageois car il était interdit de les chasser et de les tuer.

Amrita fut mariée très jeune à un jeune Bishnoi du village de Khejarli, lui aussi adorateur des arbres. Ce village était gouverné par le Maharaja de Jodhpur. Un jour, sa quiétude fut interrompue par le bruit d'hommes maniant des haches. Le Maharaja avait l'intention de construire un nouveau palais et il avait besoin de bon bois de charpente. Il envoya donc ses gens couper les arbres. Alors que ces hommes faisaient une pause pour aiguiser leurs haches, Amrita, qui était en train de baratter le lait, les aperçut. Elle alla vers eux et leur demanda de ne pas couper les arbres car cela était contraire à la religion du village. Les bûcherons lui dirent :

> « Si tu veux protéger ta religion, paye une amende. »

Amrita répondit :

> « Payer une amende, c'est insulter ma religion. Cela me coûtera moins de sauver l'arbre lui-même, même au risque d'y perdre la vie. »

En disant cela, elle entoura fermement l'arbre de ses bras. « *Recule* » dirent les bûcherons en guise d'avertissement. « *Il faudra d'abord que vous me coupiez, moi* » répondit Amrita.

Les bûcherons l'éloignèrent et la jetèrent au sol. Mais Amrita se releva vite et enlaça son arbre. Le bûcheron dut mettre son corps en pièces avant de pouvoir atteindre le tronc de l'arbre. Amrita fut suivie par trois de ses filles et les Bishnois des environs accoururent pour enlacer les arbres. Pour avancer, les bûcherons durent mettre en pièces ce peuple qui enlace les arbres (*Chipko*).

Les bûcherons s'en retournèrent avec peu de bois de charpente. Le ministre se fâcha et le Maharaja dut attendre. Il s'irrita :

> « Où étiez-vous pendant tout ce temps ? Je vous ai envoyés chercher du bois dans la forêt et vous revenez, les mains presque vides. »

Les bûcherons parlèrent au Maharaja des Bishnois qui enlacent les arbres. Ils ajoutèrent :

> « Nous avons dû mettre en pièces 363 Bishnois pour obtenir ce bois. »

Le Maharaja demanda :

> « Êtes-vous en train de me dire que vous avez été forcés de tuer 363 membres de mon peuple ? Pourquoi n'êtes-vous pas allés ailleurs ? »

Les bûcherons répondirent :

> « Sire, partout où nous sommes allées, nous avons trouvé ces Bishnois qui enlaçaient les arbres. »

Le Maharaja ordonna à ses intendants d'arrêter les travaux du nouveau palais. Le jour suivant, il partit visiter le village Bishnoi. Les chefs du village préparèrent des présents de plantes aromatiques et de fruits et s'en allèrent accueillir le Maharaja. En entrant dans le village, le Maharaja découvrit l'air parfumé de bois de santal, et vit qu'on brûlait de l'encens tandis que les villageois priaient pour ceux qui s'étaient sacrifiés afin de sauver les arbres.

En ne se plaignant pas de la mort des leurs, les Bishnois impressionnèrent profondément le Maharaja. Ils l'accueillaient même dans un esprit festif. Il fut profondément ému par la méthode non violente des Bishnois et voulut se faire pardonner. Il déclara qu'à compter de ce jour, il ne lèverait plus d'impôt, qu'on ne prendrait plus de bois dans les villages Bishnoi et qu'on n'y autoriserait plus la chasse.

Il ne s'agit pas d'un mythe. Ces évènements eurent lieu en 1730 dans les régions arides du Rajasthan, mais au cours du temps, ils furent à peu intégrés dans le folklore Chipko. Amrita qui, avec tant d'autres, avait sacrifié jusqu'à sa vie pour sauver les arbres, devint la première « meneuse » du mouvement Chipko.

Aujourd'hui, ces villages Bishnoi sont toujours entourés de leurs arbres, des khejari et des hêtres, formant un manteau vert qui les protège des avancées du désert aride. La faune et la flore sauvage donnent à cette région l'apparence d'un sanctuaire.

Chapitre II – De la légende à la réalité

Les Bishnois se souviennent encore de l'histoire des Chipko, mais elle est inconnue des habitants des régions de l'Uttarakhand, du Garhwal et du Kumaon dans l'Himalaya occidental. Toutefois, lorsque les forêts de

ces régions furent menacées, les habitants eurent l'idée d'enlacer leurs arbres, et ainsi les légendes qui entourent l'histoire d'Amrita ont été remises en vigueur à l'époque moderne.

Himalaya : la terre et les gens

Le mot « Himalaya » signifie « terre des neiges ». Cette chaîne de montagnes est aussi connue comme *Daiva Bhoomi*, « la terre de Dieu » ; pour les Indiens, c'est un endroit sacré depuis les temps anciens. Le fleuve sacré du Gange descend de ces sommets enneigés. Dans l'esprit des gens, ces montagnes sont spirituellement liées aux lieux de pèlerinage célèbres.

Selon les géologues, l'Himalaya est une jeune chaîne de montagnes non encore consolidée, et c'est ce qui en fait l'un des systèmes de montagnes les plus fragiles du monde. Pendant des milliers d'années, grâce à des forêts primaires denses et mixtes sur les pentes raides, un écosystème délicat a empêché la surface de la montagne d'être agressée lors des grosses chutes de pluie. Ce manteau vert permettait l'absorption de l'eau et l'empêchait de se déverser trop rapidement dans les sources et dans les ruisseaux. Ceux qui s'installaient dans ces montagnes pratiquaient une agriculture en terrasses et l'élevage. Ils vivaient en harmonie avec la nature et respectaient l'inviolabilité et l'équilibre écologique fragile des forêts.

Cette relation harmonieuse entre les habitants de l'Himalaya et la forêt commença à se déliter il y a plus d'un siècle lorsque les forêts, jusque-là propriété commune, devinrent la propriété de l'État sous la domination britannique. L'abattage des forêts primaires mixtes dans un but commercial et industriel engendra une succession de déséquilibres écologiques, économiques et sociaux. La politique du gouvernement consistant à exploiter les forêts dans un but commercial déclencha des mouvements de résistance qui firent partie de la lutte non violente dirigée par le Mahatma Gandhi.

Le 30 mai 1930, il y eut un énorme rassemblement sur les rives du fleuve Yamuna à Tilari afin de protester pacifiquement et tenter de rétablir le droit des habitants à s'occuper des forêts. L'armée leur tira dessus ; il y eut 17 morts et 80 arrestations.

Cependant après l'indépendance, l'Inde continua à appliquer la politique forestière britannique, en insistant encore davantage sur la commercialisation et la rentabilité de la forêt. Les nouveaux dirigeants adoptèrent le concept de « développement économique » issu des pays occidentaux. Le processus de délitement s'accéléra, et la stabilité qui

s'était maintenue pendant des milliers d'années fut anéantie en l'espace d'un siècle.

Au cours des années 1960, la pression sur les forêts avait deux causes : ceux qui souhaitaient « développer » les régions de montagne en installant des industries exploitant la forêt, ce qui augmentait la demande en bois, et l'explosion démographique qui faisait peser une forte pression sur les ressources forestières. Au cours du temps, ces deux pressions réciproques en vinrent à détruire en grande partie la couverture forestière naturelle des montagnes. La guerre Indo-chinoise en 1962 et l'occupation du Tibet déclencha une nouvelle vague de développement dans la région de l'Uttarakhand. Les fonds affluèrent et le réseau routier s'étendit, et des zones forestières jusque-là inaccessibles furent ouvertes davantage à l'exploitation commerciale.

Cette évolution dans l'usage de la terre était contraire aux intérêts locaux. La transformation des forêts mixtes en monocultures de pins eut des conséquences dramatiques sur la vie des gens, en créant une pénurie des produits de base nécessaires à la survie, tels le fourrage et le bois de chauffage. Lorsque les chênes aux larges feuilles furent abattus, les ressources dont disposaient les activités traditionnelles d'élevage et d'agriculture de montagne se réduisirent encore davantage. L'érosion qui s'en suivit entraîna l'assèchement des ruisseaux, et l'approvisionnement en eau disparut. En outre, la terre appauvrie par l'érosion fut incapable de soutenir l'accroissement démographique.

Les corvées des femmes en montagne

La société des montagnes de l'Inde est un système patriarcal et les femmes y travaillent traditionnellement plus que les hommes. Chaque famille possède une petite propriété et élève du bétail pour se procurer du lait et du fumier pour fertiliser les champs. En plus de leurs tâches ménagères, les femmes s'occupent du bétail et travaillent dans les champs. Les attributions des hommes et des femmes sont très strictement délimitées, et les hommes n'aident les femmes dans aucune de ces tâches à l'exception du labourage.

Au cours des années 1950, les villages disposaient d'une eau potable abondante grâce aux sources et aux ruisseaux. Les femmes âgées disaient :

> « Quand j'étais enfant, aller chercher de l'eau était une tâche facile et joyeuse car les sources étaient proches et coulaient toute l'année. »

Mais comme la terre était de moins en moins capable de nourrir ses habitants, les villages perdirent progressivement leurs jeunes hommes robustes qui partaient à l'armée ou dans la plaine pour trouver un travail salarié. Cela bouleversait la vie des familles au village et les femmes durent endosser des charges supplémentaires pour s'occuper des enfants et des vieux tout en cultivant la terre. La pénurie d'eau rendait ces corvées d'autant plus pénibles que les femmes devaient aller de plus en plus loin, jusqu'à 20 km, pour trouver du bois de chauffage, du fourrage et de l'eau, en traversant parfois des zones de montagne difficiles. Lorsqu'elles partaient pour ces expéditions, elles quittaient leurs maisons tôt le matin et rentraient tard le soir.

Il était stupéfiant de voir ces femmes grimper sur des pentes raides et sur des berges pour ramasser de l'herbe et redescendre dans des conditions périlleuses en portant de lourdes charges sur leur dos. Il leur arrivait de glisser et de tomber dans la rivière. Bien souvent, les mères laissaient leurs jeunes enfants seuls à la maison. Il arrivait que ceux-ci tombent dans le feu et meurent brûlés. Pour éviter cela, les femmes attachaient souvent les enfants dans leurs berceaux pendant la journée. Il y a eu plusieurs cas de suicides parmi ces montagnardes qui ne supportaient plus cette vie épuisante.

Les travailleurs du mouvement gandhien Sarvodaya et la campagne de prohibition

Avant de mourir, le Mahatma Gandhi fit appel à certains de ses disciples pour qu'ils s'installent dans les villages et aident les campagnards. C'est ainsi que certains travailleurs du mouvement en vinrent vivre dans les villages de montagne de l'Uttarakhand. Mira Ben, fille de l'Amiral britannique Slade, établit son *ashram* au pied de l'Himalaya pendant les années 1940, et fut l'une des premières personnes à anticiper les conséquences de la déforestation dans ces montagnes.

Sarala Ben, autre disciple de Gandhi, installa un *ashram* à Kausani, également dans la région de l'Uttarakhand. En formant de nombreuses travailleuses dévouées selon les principes de la non-violence gandhienne, en leur donnant des conseils pratiques et en les encourageant, elle joua un rôle essentiel. Ces travailleuses du mouvement Sarvodaya s'installèrent aussi dans des villages reculés et firent naître un sentiment d'assurance chez les femmes de la montagne.

L'extension du réseau routier eut des conséquences dramatiques pour l'économie de la montagne. Outre l'épuisement des ressources forestières, elle accéléra le processus d'exploitation des zones rurales au bénéfice d'une minorité urbaine. L'ouverture de magasins vendant de l'alcool augmentait la léthargie des hommes qui restaient, et captait le peu d'argent dont disposaient encore les foyers pauvres.

Les travailleurs de Sarvodaya ont initié un mouvement en faveur de la prohibition afin d'empêcher la vente d'alcool, et ce mouvement pénétra profondément dans les villages de montagne. Ces travailleurs élaboraient leurs propres méthodes d'organisation et d'éducation populaire, les militantes formées par Sarala Ben jouaient un rôle très important en suscitant beaucoup d'enthousiasme chez les villageoises. D'ordinaire timides, elles avaient surmonté leur peur de la violence par le biais de leurs corvées domestiques, et elles comprirent rapidement les principes de la lutte non violente. Elles sortirent de chez elles pour manifester devant les magasins qui vendaient de l'alcool, et se joignirent à des rassemblements en grand nombre. Pendant ce temps, les travailleurs du mouvement gandhien leurs servaient de dirigeants et la lutte non violente finit par obtenir du gouvernement qu'il décrète la prohibition dans l'Uttarakhand.

Cette lutte pacifique accrut l'assurance des femmes de la montagne, et chaque village reculé vit naître de solides qualités de chefs parmi elles, symboles de la réussite de *Stree Shakti* ou « pouvoir des femmes ». L'existence de cette direction et la connaissance pratique de la lutte non violente allaient s'avérer être un atout important dans l'extension du mouvement Chipko.

Le contexte du mouvement Chipko

Les travailleurs de Sarvodaya étaient issus de familles représentatives de la montagne et avaient fait l'expérience de la pauvreté et d'une vie dure. Ils créèrent de nombreuses organisations sous la forme de coopératives de travailleurs afin que ceux-ci gagnent leur vie grâce au travail manuel, et ils firent aussi des expériences de vie communautaire.

L'une de ces coopératives de travailleurs était Dashauli Gram Swaraj Mandal (DGSM), établie par des travailleurs de Sarvodaya en 1964 à Gopeshwar dans la région de Chamoli. Elle avait pour but de créer des emplois locaux à proximité des villages en installant de petites industries exploitant la forêt. Elle était dirigée par un jeune homme

énergique, Chandi Prasad Bhatt, qui avait abandonné son travail de receveur dans les autobus pour devenir travailleur Sarvodaya.

La DGSM installa quelques ateliers industriels pour utiliser les ressources forestières, mais elle n'avait pas les moyens de faire concurrence aux riches entrepreneurs lors des ventes aux enchères. Les grosses entreprises obtenaient des lots plus importants à des taux inférieurs.

Un point critique fut atteint en 1973 lorsque l'office des forêts refusa de fournir à l'atelier de travail du bois de la DGSM son quota habituel de bois de frêne. Depuis des siècles, les villageois de la montagne se servaient de ce bois de frêne léger mais extrêmement résistant pour fabriquer leurs outils agricoles. C'étaient précisément les qualités de ce bois qui attiraient les fabricants d'articles de sport dans la plaine. L'office des forêts choisit de donner satisfaction aux fabricants d'articles de sport aux dépens des villageois. Les travailleurs de la DGSM protestèrent contre cette discrimination, et l'office des forêts offrit de leur donner du pin en échange. C'était une proposition absurde, car le bois de pin est lourd et fragile, c'est donc un bois inadapté pour fabriquer des outils agricoles.

En mars 1973, les villageois apprirent qu'un fabricant d'articles de sport, l'entreprise Simion, avait obtenu un lot de frênes issus de la forêt de Mandal, et la DGSM a décidé qu'il était temps de faire valoir ses droits.

Par hasard, les agents de l'entreprise d'articles de sport ne trouvèrent pour se loger à Gopeshwar que la maison d'hôtes de la DGSM. Fidèles aux traditions villageoises, les travailleurs les aidèrent à s'installer dans leurs chambres. Les agents se retirèrent pour la nuit sans se douter de ce qui les attendait.

Le lendemain, les agents allèrent chercher leur permis d'abattage. En se rendant à la forêt, ils aperçurent un important rassemblement. Les membres de la DGSM s'étaient réunis pour décider d'une stratégie et les empêcher d'abattre les arbres. Certains disaient : « *Nous devrions empêcher ces agents de pénétrer dans la forêt.* » D'autres suggéraient de se coucher devant le camion qui allait emporter les arbres abattus. Une personne alla même jusqu'à suggérer de brûler les arbres. Enfin, Chandi Prasad Bhatt déclara :

> « Notre but n'est pas de détruire les arbres mais de les sauver. Nous n'y réussirons pas en les brûlant ni en les abattant. Donc, lorsque les bûcherons menaceront de les couper, pourquoi ne pas enlacer les arbres et les défier d'abattre leurs haches sur nous ? »

Tout le monde leva la main et s'exclama à l'unisson :

« Oui ! Accrochons-nous aux arbres ! »

Les agents comprirent que les gens n'étaient pas d'humeur à céder et que cela rendait leur coupe impossible. Ils y renoncèrent donc, et les arbres marqués pour l'abattage furent sauvés sans même devoir les enlacer. C'est ainsi que le 27 mars 1973, la DGSM découvrit une méthode non-violente pour sauver la richesse des forêts. Le mouvement *Chipko Andolan* (mouvement d'enlacement en hindi) était né, et il allait devenir le symbole de la lutte pour la conservation.

Les agents de l'entreprise Simion se rendirent à Phata, à 80 km de Gopeshwar, où l'office des forêts les autorisait à abattre d'autres frênes. De nouveau, il y eut un conflit entre les intérêts du village et ceux du commerce. Les travailleurs de la DGSM contactèrent de nombreux villageois et ceux-ci décidèrent aussi de mettre la méthode Chipko en pratique. Chandi Prasad Bhatt les aida à former un comité d'action, et pour finir, les agents de Simion durent quitter Phata sans même abattre un seul arbre. Ils comprirent que le mouvement Chipko s'étendait rapidement avec le soutien entier des habitants.

Ce succès incita les activistes Chipko à entamer des campagnes plus intensives dans les villages reculés. Ils découvrirent que les femmes s'intéressaient plus que les hommes à la préservation des arbres. La raison en était évidente ; comme nous l'avons vu, les femmes étaient les principales victimes de la déforestation.

Reni fut une conséquence de cette dynamique : les femmes y prirent la direction de la lutte pour la sauvegarde des forêts.

Reni : les femmes dirigent la lutte

Reni est un petit village blotti sur la frontière Indo-tibétaine non loin des pics enneigés de l'ouest de l'Himalaya. Là-bas, les forêts faisaient intégralement partie du bassin versant de l'Alakananda, un affluent du Gange. L'office des forêts de cette province avait marqué 3 000 arbres pour l'abattage et les avaient cédés à un entrepreneur dans une vente aux enchères.

Les villageois savaient qu'il était dangereux de couper davantage d'arbres dans une région déjà dénudée. Ils étaient bien décidés à lutter pacifiquement pour sauver ceux qui restaient. Ils prirent contact avec Chandi Prasad Bhatt qui informa les responsables de l'office des forêts

que les habitants utiliseraient les méthodes Chipko pour empêcher toute coupe. Mais ces responsables n'en tinrent pas compte et la mise aux enchères fut conclue. Bhatt informa alors l'entrepreneur que les villageois de Reni étaient déterminés à empêcher l'abattage. Bien que l'entrepreneur ait été au courant de la lutte de Chipko contre l'entreprise Simion, il pensa qu'il réussirait à couper les arbres par la force, et se moqua des avertissements de Bhatt.

La DGSM organisa les villageois près de Reni pour lancer une longue lutte et sauver les forêts. Mais le gouvernement utilisa des tactiques retorses pour éloigner les hommes du village afin de pouvoir y envoyer les bûcherons, comme le prouve l'incident suivant. Le 26 mars 1974, tous les hommes de Reni furent appelés à se rendre dans le district voisin de Chamoli afin que l'administration leur paye des compensations qu'elle leur devait. En l'absence des hommes, les femmes s'occupaient de leurs travaux ménagers. Une jeune fille qui surveillait du bétail aperçut quelques travailleurs qui se dirigeaient vers la forêt munis de haches et de scies. Goura Devi, une femme d'une cinquantaine d'années qui était veuve depuis l'enfance et que les femmes du village avaient prise pour chef, en fut informée. En quelques minutes, elle avait rassemblé vingt et une femmes, et elles se précipitèrent toutes dans la forêt. Goura Devi s'adressa ainsi aux bûcherons :

> « Frères, cette forêt est notre maison natale. Grâce à elle, nous subvenons à tant de nos besoins. Ne la détruisez pas. Si vous le faites, les glissements de terrain détruiront nos maisons et nos champs. »

Elle les supplia de descendre au village pour s'arranger avec les hommes. Cependant, certains de ces bûcherons étaient déjà ivres. Ils tentèrent de prendre des libertés avec les femmes, tandis que d'autres les invectivaient parce qu'elles les empêchaient de travailler. Un homme ivre armé d'un pistolet s'avança en titubant vers les femmes désarmées et suppliantes dans le but de les effrayer. Alors qu'il prenait Goura Devi pour cible, elle se tint calmement devant lui, le défiant de tirer :

> « Tuez-nous, c'est la seule chose qui vous permettra d'abattre cette forêt qui est pour nous comme une mère. »

Cela déconcerta la plupart des bûcherons et ils s'en retournèrent d'où ils étaient venus. Seuls restèrent ceux qui étaient ivres, mais ils furent bientôt suffisamment sobres pour comprendre que leurs compagnons étaient partis. La honte et la peur les envahit et eux aussi se mirent en route avec leurs outils. Les femmes portaient les outils de ceux qui titubaient encore.

L'entrepreneur et les responsables de l'office des forêts étaient désappointés. Pendant toute la nuit, les femmes de Reni ne relâchèrent pas leur surveillance sur tous les chemins qui menaient à la forêt. Les hommes de Reni revinrent le lendemain matin et tous se réunirent avec les habitants des villages environnants, déterminés à sauver la forêt. L'entrepreneur n'avait aucune chance d'y pénétrer. Les arbres marqués pour l'abattage furent sauvés.

Plus tard, le gouvernement de cette province nomma un comité officiel, dirigé par le Dr. Virendra Kumar, botaniste à Delhi, pour enquêter sur le bien-fondé des exigences du mouvement Chipko. Après une étude approfondie de la situation, le comité préconisa un moratorium de dix ans sur l'exploitation de la forêt de Reni et des autres forêts du bassin versant du Gange.

Chapitre III – Croissance et extension du mouvement

La phase économique

À partir de 1973, le succès du mouvement Chipko accrut l'assurance des travailleurs et des villageois de Sarvodaya. Ils exigèrent ensuite la suppression du système qui déléguait l'abattage des arbres à des entreprises.

Ces entreprises dominaient la vie économique et politique dans les régions de montagne. Une parcelle de forêt leur était vendue aux enchères. Les entrepreneurs se livraient alors à des coupes illégales et excessives pour gagner plus d'argent. Ces activités illégales ont rarement été mises au jour et, même lorsqu'elles ont été reconnues, aucune mesure n'a été prise à l'encontre des contrevenants. En réalité, ces activités illégales impliquaient souvent une collusion entre les fonctionnaires de l'office des forêts et les entrepreneurs. Cette collusion reposait sur une forme de corruption très répandue, qui s'étendait aux dirigeants de la capitale de la province, ainsi qu'aux représentants politiques au Parlement ; ces entreprises étaient le meilleur moyen de financer les partis politiques lors des périodes électorales. C'est ainsi que les structures officielles de l'économie et de la politique servirent à ruiner les forêts de l'Himalaya. Les membres de Chipko exigèrent la suppression de ce système et firent pression pour que le bois de charpente soit exploité par des coopératives locales.

Le gouvernement accéda à leurs exigences, et en 1974 forma l'UttarPradesh Forest Development Corporation pour remplacer le système de délégation aux entreprises et encourager l'exploitation du bois de charpente par l'intermédiaire de coopératives, comme il était souhaité. Les membres de Chipko demandèrent ensuite que les forêts soient mises aux enchères en lots plus petits, afin que les populations locales qui avaient peu d'argent puissent aussi les acheter. Cela aida les villages plus aisés, mais s'avéra dangereux pour le mouvement Chipko en créant de forts conflits d'intérêts chez les populations locales qui avaient commencé à bénéficier de l'exploitation commerciale des forêts. Par-dessus le marché, les entrepreneurs se joignirent aux fonctionnaires de l'office des forêts et créèrent de fausses coopératives de travailleurs, et ainsi l'ancien système se reconstitua sous une forme différente.

Les militants du mouvement Chipko ont été témoins des conditions d'exploitation dans lesquelles vivaient les travailleurs forestiers, et l'un d'entre eux, Dhum Singh Negi, a vécu parmi eux de 1974 à 1976, les a aidés à s'organiser pour obtenir de meilleures conditions. La loi sur le salaire minimum fut amendée en 1976 et le tarif à la pièce passa de 15 à 30 roupies. Une loi fut votée pour instaurer d'autres améliorations du bien-être et de la condition des travailleurs. Ces derniers furent convaincus par les efforts des militants Chipko qui vivaient parmi eux, et cela engendra une situation dans laquelle l'ennemi d'autrefois (le gouvernement de la province) devenait l'allié du mouvement Chipko. Il semble que la confiance absolue dans « l'autre côté » doive être partie intégrante de la lutte non violente.

La demande accrue en matières premières pour les petites industries locales enrichirent une minorité dans l'Uttarakhand, mais n'eut guère d'influence sur le taux de chômage local, pas plus qu'elle ne réduisit le nombre d'hommes robustes qui quittaient la montagne.

Cas de violence isolé

En l'espace de cinq ans, le mouvement Chipko s'étendit à huit districts de l'Himalaya, région d'environ 51 080 km^2 où vivaient environ 4,8 millions de personnes. La plupart du temps, il s'inspirait de l'idéologie pacifiste de Sarvodaya, et les demandes d'aide pour lancer des mouvements Chipko arrivaient de diverses régions de l'Himalaya jusqu'à un *ashram* à Silyara dirigé par Sunderlal Bahuguna, l'un des chefs de Sarvodaya. Silyara, ainsi que Gopershwar, devinrent les principaux centres du mouvement Chipko dans l'Himalaya et purent

créer deux emplois administratifs à plein temps. La plupart du temps, les activistes de Chipko réussissaient à protéger le mouvement contre tout élément politiquement actif. Pourtant, lorsque le mouvement atteignit Nainital, une idéologie différente prit le dessus.

Nainital, petite station de montagne célèbre en Inde, est située dans les montagnes du Kumaon. Bien que ce fût une petite ville, c'était un centre de savoir et elle attirait de nombreux jeunes des régions de montagne environnantes. Ces jeunes, ainsi que leurs enseignants qui avaient tendance à être de gauche, formaient un groupe qu'irritait l'exploitation des forêts par des entrepreneurs venus de l'extérieur et par les exigences de l'industrie.

En octobre 1977, les dirigeants du mouvement Chipko y organisèrent un grand rassemblement et une grande manifestation contre la mise aux enchères pour abattage des forêts locales. Par conséquent, l'office des forêts retarda la date des enchères et en fixa une nouvelle, le 28 novembre. À l'approche de cette date, l'administration de la province prit des mesures pour éviter les manifestations. Entretemps, le ministre des eaux et forêts vint à Nainital. Après avoir fait le tour des zones forestières, il déclara que les règlements sur la sylviculture étaient respectés, et que l'abattage des arbres ne causerait aucun dommage écologique grave. On déploya des policiers armés dans la ville et ils défilèrent pour étaler la puissance de l'administration de la province devant les activistes. Le soir du 27 novembre, l'administration lança des mandats d'arrêt contre les dirigeants les plus en vue du mouvement ; par la suite ceux-ci passèrent à la clandestinité.

Le jour suivant, un groupe se rassembla sur le marché de Nainital et commença à chanter sa colère contre l'abattage des arbres. Ils sommaient les représentants de la province de mettre fin aux enchères et une escouade de policiers en armes encercla les manifestants. De plus en plus de personnes se joignaient à la manifestation et certains meneurs furent arrêtés par la force et enlevés. Ce heurt violent entre les manifestants et la police déclencha une série d'agressions et, puisque les meneurs avaient été arrêtés, il ne restait personne pour guider les manifestants. La police ouvrit le feu, utilisa des gaz et des *lathis* (matraques), certains manifestants réagirent en mettant le feu au Nainital Club, lieu où devait se tenir la vente aux enchères, le détruisant complètement.

Les dirigeants du mouvement Chipko publièrent une longue déclaration condamnant la violence et niant leur participation à ces incidents dont les causes étaient multifactorielles. Les jeunes de la

gauche radicale étaient pour la confrontation et, en outre, l'environnement urbain engendrait des réactions différentes de la part des participants. L'expérience du mouvement Chipko en général montre que la participation des villageois eux-mêmes, des femmes en particulier, est essentielle pour maintenir une atmosphère non-violente.

Ce fut le premier et le seul incident de violence dans l'histoire de Chipko, et il entache le récit de cette lutte qui n'a généralement pas cédé à la violence. Malheureusement, l'administration et l'office des forêts s'empressèrent d'accuser « le mouvement Chipko de s'adonner à l'incendie volontaire et à la violence », et cet incident tragique sert encore fréquemment à le dénigrer.

Les mythes du « développement » et de la « direction masculine »

Dès 1977, Chipko se trouva à une croisée des chemins. Le mouvement avait déjà quatre ans et avait réussi à atteindre la plupart de ses buts économiques. Il avait contraint le gouvernement de la province à mettre fin au système de délégation de l'abattage du bois de charpente aux entreprises et à fournir davantage de matières premières aux industries exploitant la forêt. Ses activistes avaient également réussi à améliorer les salaires et les conditions de travail des travailleurs de la forêt.

Cependant, toutes ces activités avaient très peu d'effet sur l'économie de la montagne. Le chômage augmentait et la migration vers les plaines se poursuivait. Les épreuves s'accumulaient aussi à mesure que le déboisement des pentes entraînait des glissements de terrain et des crues subites. En fait, le rêve d'un prétendu « développement économique » envisagé par les travailleurs de Sarvodaya conduisait plutôt à une déstabilisation complète de l'équilibre écologique de l'Himalaya. Les travailleurs de Sarvodaya voyaient avec angoisse s'accroître les difficultés des femmes, déjà importantes, de sorte que leur attention était constamment détournée de l'idéologie de Chipko. La direction du mouvement Sarvodaya, dominée par les hommes, soutenait habituellement les femmes, mais ils n'essayaient jamais de comprendre ce qui motivait leur participation active, et ne comprenaient pas non plus que c'était grâce à la présence des femmes que les travailleurs conservaient un mouvement non violent.

Il est regrettable que ce soutien actif de la part des femmes n'ait été utilisé par les travailleurs de Sarvodaya que comme un moyen de

propager leur idéologie du « développement ». Ces travailleurs comprirent peu à peu leur erreur ; leurs yeux furent dessillés par deux faits qui marquèrent la fin de la « phase économique » du mouvement Chipko et le commencement de sa « phase écologique ».

Les différences importantes dans la manière de percevoir des hommes et des femmes devint flagrante à Dungri Paitoli, un village du district de Chamoli. L'administration de la province proposait un projet d'installation d'une culture de semence de pommes de terre à proximité du village. Pour ce faire, il fallait déboiser une parcelle. Les chefs du village et d'autres y étaient favorables, espérant que cette installation apporterait davantage d'argent pour le village, et ils obtinrent l'autorisation de déboiser cette parcelle.

Mais les femmes du village voyaient ce genre de « développement » tout autrement. Dans cette forêt, elles ramassaient du bois de chauffage et du fourrage ; sa destruction signifierait davantage de travail pour elles pour se procurer ces ressources de base. Selon ces femmes, le « développement » devrait leur assurer une réserve de bois de chauffage, de fourrage et d'eau à proximité, et non plus loin.

Un conflit s'ensuivit alors que les femmes entamèrent une lutte pacifique mais déterminée pour sauver leur forêt, et elles durent se révolter contre leurs propres hommes. Les travailleurs Sarvodaya de la DGSM, y compris Chandi Prasad Bhatt, vinrent à l'aide des femmes, et les hommes durent finir par céder.

La phase écologique : terre, eau et air pur

En novembre 1977, l'office des forêts marqua 640 arbres pour l'abattage dans la circonscription de Tehri Garhwal, près du village d'Advani. Les villageois décidèrent d'empêcher cette coupe, et les femmes nouèrent un fil sacré autour des arbres condamnés. Dans la coutume indienne, nouer un fil sacré (*Rakhee*) est un geste symbolique qui confirme la relation frère-sœur, et il s'agissait donc d'un geste de solidarité, déclarant que les arbres seraient sauvés même si les femmes devaient y laisser leur vie.

L'agent de l'office des forêts vint au village et tenta de persuader les femmes des avantages de cet abattage « scientifique », mais il échoua. Il finit par leur dire :

> « Stupides villageoises, savez-vous ce que contiennent ces forêts ? De la résine, du bois de charpente, et donc des devises étrangères ! »

Et il souligna que c'était ainsi que le développement s'étendrait aux villages de montagne. Cependant, les femmes qui présidaient cette réunion ne tardèrent pas à lui répondre ceci :

> « Oui, nous le savons. Que contiennent ces forêts ? De la terre, de l'eau et de l'air pur. La terre, l'eau et l'air pur sont la base de la vie. »

Les centaines d'hommes, de femmes et d'enfants rassemblés pour cette réunion leur firent écho, et l'agent de l'office des forêts s'en alla, les mains vides, faire son rapport aux autorités supérieures, laissant les villageois à leur enthousiasme pour ce nouveau slogan Chipko.

Le lendemain, le même agent revint avec un véhicule rempli de policiers armés, et il demanda aux travailleurs embauchés de se saisir de leurs haches et de leurs scies. Les villageois rassemblés formèrent des groupes de trois et quatre personnes, et chaque groupe entoura un arbre marqué. Dès qu'un bûcheron s'approchait d'un arbre, le groupe enlaçait son tronc épais. Les bûcherons ne purent pas abattre un seul arbre.

Les policiers ne savaient pas comment réagir à cette forme inattendue de protection des arbres. La seule solution consistait à emmener et à arrêter de force chacune de ces personnes. Pendant ce temps, les gens continuaient à affirmer leur non-violence, en criant sans cesse ce genre de slogans :

> « Peu importe vos attaques ! Nos mains ne se rendront pas coupables de violence ! Les policiers sont nos frères. Ce n'est pas contre eux que nous luttons. »

La police ne craignait pas que les gens soient violents envers elle, mais elle était incapable de sévir contre un rassemblement qui lui manifestait autant de chaleur et d'amitié et ne cessait d'assurer qu'il avait pour seule intention de protéger les arbres et non de fomenter des troubles. Après plusieurs heures d'attente, les représentants du gouvernement se consultèrent et décidèrent de partir. Certains policiers félicitèrent les gens pour la réussite de leur action. Alors que les véhicules s'éloignaient en vrombissant, les gens se rassemblèrent joyeusement pour faire passer leur premier et dernier message :

> « Nous offrirons nos corps avant que les haches ne tombent sur les arbres. »

Ces deux incidents illustrent la manière dont les activistes de Chipko affrontaient l'opposition de façon non-violente, réussissaient, et y gagnaient de l'assurance. Ils étaient très clairs sur leurs fins et, à leurs yeux, les autorités, même sous la forme de la police en armes, n'étaient pas la bonne cible. Il n'y avait pas trace de colère dans leur esprit, et leur chaleur et leur affection gagnèrent le cœur des policiers. Ainsi fut désamorcée une situation tendue. Les dirigeants de Sarvodaya

commencèrent à reconnaître l'effet produit par les femmes, et Sunderlal Bahuguna, un homme aux cheveux blancs et aux yeux brillants, fut prompt à se faire pardonner en déclarant :

> « Désormais, je serai le messager de ces femmes, ce sont elles les vraies dirigeantes. »

Dès 1978, suite à une avalanche de catastrophes « naturelles » – des glissements de terrain qui affectèrent des communautés dans un rayon de 500 km en aval –, les travailleurs Sarvodaya finirent par comprendre que l'exploitation des forêts de l'Himalaya avait été si poussée que cette région exigerait des décennies de repos. Dès lors, le mouvement a commencé à demander un moratoire complet sur l'abattage commercial des arbres et d'autres entreprises de ce type dans un écosystème aussi fragile que les contreforts de l'Himalaya.

L'arrestation des femmes de Chipko

Les activistes Chipko de la circonscription de Tehri Garhwal décidèrent alors d'empêcher la mise aux enchères d'autres arbres. Des manifestations furent prévues à Narendra Nagar. Les participants, principalement des femmes du village, pénétrèrent dans la salle où devaient se tenir les enchères et exigèrent qu'elles soient annulées. Elles déclarèrent qu'elles ne sortiraient pas tant que cela ne serait pas fait. Les représentants de l'administration et les entrepreneurs s'enfuirent en voyant les manifestantes, bien qu'il n'y en ait eu que 25, triées sur le volet et formées à affronter des situations tendues. Il y avait parmi elles de jeunes mères avec des bébés et des femmes âgées qui avaient participé aux luttes plus anciennes en faveur de la prohibition (de l'alcool) dans les années 1960. Malgré la présence de la police en armes, les manifestantes demeurèrent totalement non-violentes et chantèrent des chants Chipko. Elles furent arrêtées et emprisonnées pendant quinze jours, et pendant leur séjour en prison, elles continuèrent à chanter des chants Chipko et à lire le *Bhagvat Katha*, un mythe hindou passionnant traitant du problème de la souffrance. Ces activités leur permirent de garder bon moral et lorsqu'elles furent relâchées sans condition, elles furent accueillies en héroïnes de la lutte Chipko dans les villages.

Ce qui se passa à Badiyargad

Badiyargad est un village assez important situé à 30 km de Srinagar. L'office des forêts mit des arbres aux enchères en vue de leur abattage

dans les forêts proches de Malgadai, donc les villageois vigilants invitèrent les activistes de Chipko à venir les aider. Les activistes commencèrent à les organiser et, au moment où le mouvement démarrait, l'office des forêts, dans le but de les diviser, loua plus cher les maisons de villageois qui avaient de l'influence, ce qui était une manière de les corrompre secrètement. Cependant, les femmes et les activistes de Chipko passèrent leurs nuits dehors dans la forêt dans le froid hivernal, et leurs efforts persévérants encouragèrent les gens des villages voisins à venir sauver la forêt. La tâche des bûcherons s'avéra impossible lorsqu'ils se retrouvèrent face à ce groupe, dont les âges s'échelonnaient de 85 ans pour Chander Singh à 8 ans pour Nariender.

Le mouvement s'amplifia après l'arrivée du chef de Sarvodaya, Sunderlal Bahaguna. Il entama une grève de la faim illimitée pour exiger un moratoire sur l'abattage des feuillus dans un but commercial. Il entama sa grève sous un arbre, mais fut arrêté et emprisonné. Il mit fin à sa grève 64 jours plus tard, lorsque le gouvernement de la province accepta de discuter d'un moratoire.

L'office des forêts mit alors fin à toutes les opérations d'abattage à Badiyargad, puis interdit même aux villageois de ramasser du bois mort pour cuisiner. Ses représentants déclarèrent :

> « C'est le mouvement qui a exigé ce moratoire, par conséquent nous ne vous autorisons pas non plus à prendre du bois pour cuisiner. »

Cette tactique engendra un certain mécontentement à l'égard de Chipko qui mit un certain temps à se résorber.

Chipko « ennemi de la science, du développement et de la démocratie »

Les administrateurs de l'office des forêts, soutenus par leurs experts sur le développement et leurs experts scientifiques, se lancèrent dans un exercice de propagande intense dans les média, alléguant que si Chipko exigeait un moratoire sur l'abattage des arbres, cela signifiait forcément que ce mouvement s'opposait au progrès scientifique. Ils disaient que leur mode de gestion des forêts était scientifique, et que s'y opposer équivalait à prendre position contre la science. Ils disaient aussi que le mouvement Chipko empêchait le développement de l'Himalaya en prônant le renoncement à des industries exploitant la forêt et l'utilisation des ressources locales pour créer des revenus et de l'emploi. En outre, à l'assemblée de la province, le gouvernement avait passé un accord sur la

politique de gestion des forêts, et s'opposer à cette politique revenait à s'opposer à une institution démocratiquement élue. La presse reprenait cette argumentation, surtout les journalistes vivant en ville, incapables de comprendre ce qui motivait les conceptions écologiques du mouvement.

Dans l'ensemble, ce fut une époque éprouvante pour les travailleurs de Chipko eux-mêmes, car de nombreuses branches du mouvement optèrent pour des méthodes divergentes. Certaines s'accrochèrent à la notion économique d'industries forestières locales, tandis que d'autres trouvaient que la position écologique faisait sens. Le gouvernement se servit de ces désaccords pour adopter la politique du « diviser pour régner » à son profit, accordant davantage de ressources à ceux qui adoptaient l'option économique, et creusant les divisions dans le mouvement Chipko. Mais en 1980, la première ministre de l'époque, Mme Indira Gandhi, accepta d'interdire l'abattage des arbres vivants à des fins commerciales, et recommanda une interruption de 15 ans dans la région himalayenne de l'UttarPradesh.

Alors que cette longue lutte prenait fin, Sunderlal Bahuguna organisa la marche (*padyatra*) Chipko de 4 870 km à travers la région de l'Himalaya, du Cachemire à la région de Kohima. Cette marche avait principalement pour but de découvrir dans quelle situation d'autres villages se trouvaient et à leur transmettre le message Chipko. Elle se déroula en trois étapes, de mai 1981 à mars 1983. Des gens venus de l'Inde toute entière se mirent en marche avec Bahuguna et le message de Chipko se diffusa à d'autres parties du pays. C'est ainsi qu'un petit mouvement entamé dans l'Himalaya se transforma en appel national pour sauver la forêt et rechercher des modes alternatif de développement.

La restauration du couvert forestier

Tandis que les travailleurs de Sarvodaya étaient absorbés par les divisions au sein de Chipko, les femmes des vallées de la circonscription de Tehri Garhwal élaboraient tranquillement leurs propres techniques de gestion des forêts afin de restaurer le couvert forestier. Sans se soucier ni de leur classe ni de leur caste, elles se rassemblèrent et désignèrent l'une d'entre elles, habituellement une femme issue du milieu le plus pauvre, pour surveiller leur parcelle de forêt locale. Chaque famille fournissait du grain pour contribuer au salaire de cette femme, et ainsi elle se chargeait de surveiller la forêt, veillant à ce qu'il n'y ait pas de coupes sauvages, et à ce que le bétail n'y pâture pas. Elle

plantait aussi des jeunes plants de fourrage ou d'arbres qui serviraient de combustible, et prévenait les autres en cas de départ de feu.

Cette manière de prendre soin de la forêt est devenu partie intégrante de la vie de ces femmes, et ces pratiques se sont répandues aussi dans d'autres villages de la région. Même autour de la ville de Gopeshwar, les femmes ont formé un groupe pour monter la garde, jour et nuit, et les forêts de chênes sur les pentes raides sont un véritable baume pour les yeux. Statistiquement, il n'est pas possible de mesurer l'impact de ce mouvement spontané, mais il est manifestement significatif dans au moins huit circonscriptions de l'Uttarakhand.

Camps de reboisement

Sous la direction de Chandi Prasad Bhatt, Dashauli Gram Mandal commença ensuite à organiser des camps de reboisement dans les villages. Cinquante à soixante participants, principalement des femmes et des étudiants, travaillèrent à la construction de murs pour protéger un lopin de terre aride, et à creuser des trous pour planter de jeunes arbres. Ce reboisement fut très réussi et 90 % des arbres survécurent. Les gens en furent surpris car le taux de survie des arbres de l'office des forêts n'était que de 40 %. Cette réussite était due à l'intérêt actif que prenaient les femmes et les enfants au soin des jeunes plants, tandis que les gens n'étaient pas associés aux plantations de l'office des forêts. En outre, les hommes étaient favorables à la plantation d'arbres susceptibles de rapporter des revenus, tandis que les femmes étaient favorables à la plantation d'arbres pour le combustible. En termes de gestion des forêts, le mouvement Chipko critiquait la monoculture à des fins commerciales, la plantation de pins et autres espèces à croissance rapide qui génèrent rapidement des revenus tout en dépouillant la terre de sa fertilité. Au contraire, les activistes de Chipko insistaient sur une méthode positive et la plantation de feuillus indigènes mixtes qui accroîtraient la fertilité du sol et éviteraient une érosion supplémentaire. Le mouvement Chipko a élaboré une philosophie communément connue sous le nom des « Cinq F », ce qui désignait la liste des produits précieux qui devraient servir de critères pour décider des plantations, c'est-à-dire d'arbres qui produiraient des Fruits, du Feu, du Fourrage, des Fertilisants et des Fibres. Les arbres répondant à ces critères pourraient permettre à l'économie d'un village de devenir auto-suffisante, telle que l'envisageait le Mahatma Gandhi.

La réussite de ces camps de reboisement résultait des efforts déterminés des femmes de la montagne avec l'aide de Chandi Prasad Bhatt. C'est pour cette initiative de reboisement que Bhatt reçut en 1977 le prestigieux Prix Magsaysay. Ce prix, que l'on compare parfois au Nobel, est tenu en haute estime en Asie. Il est accordé à un Asiatique pour services rendus à l'humanité.

Les deux branches du mouvement Chipko

Au fil des ans, le mouvement Chipko s'est divisé en deux courants de pensée distincts marqués par ses deux initiateurs, Chandi Prasad Bhatt (né en 1934) de Gopeshwar, pionnier du mouvement, et Sundarlal Bahuguna (1927-2021) de Silyara, dans la région de Tehri. Le style d'action de ces deux guides est totalement différent. Bhatt, militant issu de la base, croit surtout en l'organisation du peuple, tandis que Bahuguna, journaliste, est un propagandiste par excellence. Bien que ce dernier ait aussi organisé des actions de protestation dans sa région – c'est ainsi que des militants Chipko de Henwal Ghati se rendirent un jour dans la forêt pour panser les arbres blessés avec de la boue et de la toile à sac afin de protester contre le gemmage abusif des pins –, il vise surtout à répandre de tous côtés le message du Chipko. En 1981, Bahuguna entreprit une marche (*padyatra*) de 4 800 km du Cachemire à Kohima (province de Nagaland) pour faire campagne contre le déboisement.

Bhatt, quant à lui, s'est profondément ancré dans la région de Chamoli. Il est, de ce fait, bien moins connu que Bahugana. Il a compris que si les collectivités villageoises étalent autorisées à gérer elles-mêmes les ressources naturelles qui les entourent, elles devaient aussi entreprendre de les conserver et de les développer. C'est pourquoi il a organisé le plus vaste programme de reboisement volontaire du pays, par le moyen de chantiers d'écodéveloppement. Ces chantiers rassemblent des villageois locaux, des étudiants et des aides sociaux, qui ont planté plus d'un million d'arbres. Ces plantations Chipko ont un taux de reprise étonnamment élevé (de 85 à 90 % dans la plupart des cas). Bahuguna, par contre, tend à écarter cette activité comme étant hors de propos au stade actuel du mouvement, combattant les services forestiers par ses écrits et ses paroles.

Les deux guides ne diffèrent pas seulement par leur mode d'action, mais aussi par leur philosophie quant à l'utilisation des forêts. Bahaguna est un ardent écologiste. Faire reverdir les forêts est pour lui la première

des priorités – une question de sauvegarde nationale. Il soutient par exemple que le principal objectif de l'aménagement forestier dans l'Himachal Pradesh doit être la conservation des sols et des eaux : les forêts, affirme-t-il, ne produisent pas du bois, de la résine et des devises étrangères, mais du sol, de l'eau et de l'air pur. L'autosuffisance des populations montagnardes en aliments, vêtements et abri est importante pour Bahuguna, mais passe néanmoins après les grands objectifs écologiques.

Pour Bhatt, en revanche, la recherche d'un nouveau processus d'écodéveloppement pour la région et la participation de la population locale sont des questions primordiales. « *Sauver les arbres n'est que le premier pas dans le mouvement Chipko* », déclare Bhatt. « *Le véritable but est de nous sauver nous-mêmes. Notre avenir leur est lié.* »

Bhatt voudrait donc que les ressources forestières soient utilisées d'une manière bénéfique à la fois pour l'environnement et pour le développement. En d'autres termes, tandis que l'on préserve l'environnement, les avantages de l'exploitation rationnelle reviennent à la population locale, processus dans lequel croissance économique décentralisée et conservation écologique vont de pair.

Malgré les opinions divergentes de ses dirigeantes, la force véritable du mouvement réside dans les femmes de la région. A l'exception de quelques manifestations « organisées », le mouvement Chipko consiste essentiellement en une succession d'affrontements spontanés dans lesquels aucun des présumés leaders n'est présent.

Extrait de Shobita Jain, ***Les femmes défendent les arbres,***
leur rôle dans le mouvement Chipko, 1982.

Chapitre IV – De Chipko à Appiko

L'originalité de la méthode qui consistait à enlacer les arbres ne resta pas confinée aux contreforts de l'Himalaya. Comme un oiseau migrateur, le mouvement atteignit les Ghats occidentaux, dans le sud de l'Inde, quelques années plus tard. Cette chaîne de montagnes longe la côte ouest de l'Inde sur 1 600 km et sa ceinture forestière s'étend du Gujerat dans le centre de l'Inde vers le Kerala au sud. Ce sont des « forêts tropicales », et elles recouvrent en grande partie le pied des Ghats occidentaux. Ecologiquement, c'est une zone très sensible, car plusieurs fleuves importants du

sud de l'Inde ont leur source dans cette ceinture forestière, et en attirant les pluies de mousson, ces montagnes jouent un rôle important.

Le district de Kanara-Nord dans le Karnataka fait partie de cette région très boisée. Au XVIIe siècle, ces forêts appartenaient à la communauté et la récolte des épices représentait une source d'emplois importante, le poivre en particulier, qui était d'une telle qualité que la région était connue sous le nom de « Reine du Poivre ». Lorsque les Britanniques en prirent le contrôle en 1801, c'est le potentiel commercial des forêts qui les attira et ils en retirèrent la propriété aux communautés. En 1831, les habitants se révoltèrent spontanément pour reprendre le contrôle des ressources naturelles de la région. Cette révolte fut mâtée en 1837 avec l'aide de l'armée, comme le rapporte le *Kanara Gazetteer* (ancienne orthographe) de 1881, mais d'autres révoltes du même genre eurent lieu, fondés plus tardivement sur les principes gandhiens de non-violence et de non-coopération. Après l'indépendance, le nouveau gouvernement poursuivit la même politique que les Britanniques, insistant sur le potentiel commercial des forêts. Puis arrivèrent de nouvelles idées pour développer ce district prétendument « arriéré ».

On installa d'importantes industries du poivre et du contreplaqué, et dans les années 1920, on construisit d'énormes barrages hydroélectriques qui submergèrent de vastes étendues de terres à la fois forestières et agricoles. Non seulement ces grands projets de développement déplacèrent de nombreux habitants mais ils eurent un effet délétère sur l'écosystème ; en l'espace de 30 ans, la surface boisée passa de 81 % à 25 %. L'exploitation des ressources naturelles à une telle échelle entraîna également un changement dramatique dans le rythme des pluies. Pour l'agriculture, le moment auquel surviennent les pluies est d'une importance capitale. Si les semailles sont faites au bon moment, des chutes de pluie régulières contribuent à assurer une bonne récolte. Mais depuis les années 1960, le nombre de jours de pluie a considérablement diminué [10]. Il existe des études de cas qui prouvent que dans cinq *talukas* (zones administratives) du district de l'Uttara Kannada, la quantité moyenne de pluie a diminué depuis 20 ans [11].

Les forêts ont été remplacées par des plantations de teck et d'eucalyptus. Aucun de ces arbres ne produit un feuillage adéquat pour le bétail, de la litière ou de l'engrais pour le sol. Le bétail ne mange pas leurs

---

[10] Source: Mehromji, Director, French Institute, Pondicherry, in *Major Dams: A Second Look* (Gandhi Peace Foundation, 1981).
[11] *Ibidem*. Source: K. V. S. Raju.

feuilles, et le tronc de l'eucalyptus pousse droit et ne produit pas de branches utilisables comme bois de chauffage. Les herbes aromatiques locales et les herbes médicinales qui poussaient jadis dans les forêts n'ont pas survécu dans le sol stérile, pas plus que le célèbre poivre.

Dans le district du Kanara nord, dans une vallée peu profonde des Ghats occidentaux, se trouve le petit village de Salkani. La forêt avoisinante est connue sous le nom de « déesse forêt » et la tradition veut que l'on y adore la divinité de la forêt. Chaque année, les habitants s'y rassemblent pour célébrer leur culte et partager de la nourriture. Au cours des années, le développement et l'exploitation qui allaient en s'accentuant avait commencé à inquiéter ces villageois, et ils avaient obtenu un soutien national pour un mouvement qui avait réussi à empêcher la construction d'un barrage hydroélectrique sur le fleuve Bedthi.

En avril 1983, les habitants furent choqués en constatant l'étendue des dévastations infligées à leur forêt. L'office des forêts avait autorisé l'usine de contreplaqué locale à y abattre des arbres, et ce qui était jadis une épaisse forêt était devenu un lieu aride. Les villageois remarquèrent aussi que les ruisseaux, dont ils dépendaient pour leurs petites exploitations, étaient en train de se tarir. Ils discutèrent de cette déforestation et décidèrent d'envoyer des lettres de protestation à l'office des forêts et ministres du gouvernement concernés.

En même temps, un club de jeunes du village voisin de Gubbiggade s'inquiétait aussi des déforestations locales car ils avaient entendu parler d'un projet consistant à abattre 40 hectares de forêt primaire pour planter du teck. La forêt avait déjà été bien éclaircie dans cette zone, c'est la raison pour laquelle le club de jeunes avait pris la responsabilité d'organiser des réunions de protestation dans le village. Ils écrivirent également à l'office des forêts qui leur répondit qu'ils ne devaient pas gêner l'abattage dans la forêt qui se déroulait selon des « principes scientifiques ».

Sur ces entrefaites, le dirigeant de Chipko, Sunderlal Bahaguna, arriva dans le Karnataka. Le club de jeunes l'invita à parler à Gubbiggade, ce qu'il fit le 15 août. Le public inquiet, y compris celui des villages voisins, posa diverses questions sur la sauvegarde des forêts, et Bahaguna leur parla de la méthode non-violente que le mouvement Chipko avait adoptée dans l'Himalaya.

L'office des forêts s'est rendu compte de ce qui était en train de se passer et, lorsqu'ils commencèrent à abattre des arbres début septembre, ils choisirent la forêt éloignée de Kalase plutôt que celle de Salkani ou de Gubbigadde. Mais la nouvelle atteignit bientôt les deux villages et, le 8

septembre, 160 hommes, femmes et enfants se mirent en route vers la forêt. Lorsqu'ils y entrèrent, il pleuvait, et les sangsues leur collaient aux pieds et suçaient leur sang mais, sans se décourager, ils se hâtèrent vers l'endroit où campaient les bûcherons. Certains étaient déjà partis travailler, mais ils furent rattrapés par un groupe qui se précipita vers le premier arbre et enlaça son tronc avant que l'homme ne puisse l'atteindre. Cette action surprit les bûcherons et leur chef demanda :

> « Pourquoi enlacez-vous les arbres et nous empêchez-vous de les couper ? »

L'un des activistes lui exposa leurs raisons, auxquelles le chef répondit :

> « Il y a des années que nous coupons les arbres. Nous en connaissons les conséquences : la sécheresse et la famine suivront et, oui, vous devrez peut-être quitter vos villages parce que l'eau viendra à manquer. Mais vous auriez dû commencer ça il y a dix ans. Il ne reste plus qu'une petite parcelle de forêt à couper à présent. »

Mais un autre bûcheron dit :

> « Même si vous êtes peu nombreux, nous pouvons arrêter notre coupe. Nous sommes employés par l'office des forêts, mais à partir de maintenant, nous ne couperons les arbres que lorsque les responsables auront réglé le problème avec vous. »

C'est ainsi que le 22 septembre, le responsable de l'office des forêts du district vint à Salkani avec une équipe de scientifiques et de hauts fonctionnaires influents. Ils tinrent une réunion au village et le responsable de l'office des forêts exigea que l'on cesse d'enlacer les arbres, en disant que ces arbres étaient abattus selon des « principes scientifiques » et qu'il fallait répondre aux besoins de chauffage de la ville voisine. Les habitants ne cédèrent pas, toutefois, et insistèrent pour que la forêt soit inspectée avant de poursuivre les discussions sur l'abattage.

L'équipe des visiteurs toute entière accompagna certains des villageois dans la forêt, et l'un des scientifiques fit une étude détaillée de la zone. Il rendit plus tard un rapport dans lequel il disait être d'accord sur le fait que la forêt subissait des dégâts excessifs, et que les villageois devraient être félicités pour avoir attiré l'attention des autorités sur cette réalité.

Ce rapport remonta le moral des activistes, surtout lorsque des articles de journaux suivirent, soulignant le rôle joué par le mouvement Chipko. En l'espace de quelques jours, ce mouvement fut lancé dans plusieurs autres régions boisées sous le nom de Appiko, expression du dialecte local signifiant « enlacer » ou « prendre dans ses bras ».

Chipko et Appiko

Chipko et Appiko adoptèrent une méthode commune pour sauver ce qui restait de forêts mais, pour des raisons à la fois géographiques et économiques, la ressemblance entre les deux mouvements s'arrête là.

Dans l'Himalaya, les effets de la déforestation apparaissent rapidement sous la forme de glissements de terrain, mais ces effets sont rares dans les Ghats occidentaux. Dans l'Himalaya, les femmes en sont les principales victimes puisque le bois de chauffage et le fourrage leur fait défaut ; dans le Karnataka, cette pénurie n'existe pas en dépit de l'abattage, et la situation des femmes est meilleure. Dans le Karnataka, ce sont les conséquences de l'exploitation de la forêt sur l'équilibre écologique, et les conséquences sérieuses de la rupture de cet équilibre sur la possibilité de gagner sa vie et sur l'agriculture, qui entraînèrent une crise.

Le mouvement Chipko avait une base solide grâce à l'aide des travailleurs de Sarvodaya qui œuvraient dans la région depuis presque 30 ans, et grâce à la direction de personnes aussi charismatiques que Chandi Prasad Bhatt et Sunderlal Bahuguna. Cette base n'existait pas dans le Karnataka, où Appiko fut lancé par un club de jeunes qui n'avaient auparavant réussi qu'à combattre les problèmes d'alcoolisme et de jeu d'argent. L'auteur de ce livre, Pandurang Hegde, était l'un d'entre eux et il était entré en contact avec le mouvement Chipko alors qu'il était étudiant à Delhi.

Il est également important de garder à l'esprit que la dégradation des forêts du Kanara du nord ne remonte qu'aux années 1950, tandis que celle des forêts de l'Himalaya a commencé il y a plus d'un siècle et que, là-bas, rétablir le contact entre l'homme et la nature est une tâche difficile. Les militants d'Appiko ont pu profiter de la longue expérience et de la bienveillance des activistes de Chipko, et éviter ainsi les pièges dans lesquels ces derniers étaient tombés, principalement en tenant le mouvement Appiko à l'écart de l'arène politicienne étriquée et en choisissant des objectifs écologiques ambitieux.

La non-violence en action

Dans la région du Karnataka, Husri est un autre petit village de 45 foyer dont le gagne-pain dépend d'une agriculture marginale utilisant les feuillages des litières comme fertilisant. Ils essuyèrent un sérieux revers en 1969 lorsque 3,5 km^2 de forêt furent déboisés à proximité du village afin d'y planter des eucalyptus. Il y eut des pénuries de bois de

chauffage, de litières de feuilles et de bois pour fabriquer les outils agricoles, et les problèmes habituels de disparition des herbes aromatiques et médicinales, et de la raréfaction des pluies.

En octobre 1983, l'office des forêts envoya ses bûcherons couper d'autres arbres près de Husri et, comme à Salkani, les habitants allèrent dans la forêt et enlacèrent les arbres, si bien que l'abattage dut cesser. L'entrepreneur se rendit à l'office des forêts et le responsable vint discuter avec les habitants, il leur dit que la ville de Sirsi avait besoin de bois de chauffage. Les villageois répondirent :

> « Une fois que les arbres seront coupés, nous n'aurons plus de bois pour nos outils ni pour fertiliser nos champs. Où irons-nous en trouver ? »

Le responsable leur répondit qu'on allait planter d'autres arbres, ce à quoi ils répondirent immédiatement :

> « Vous ne plantez que du teck et de l'eucalyptus, et ces arbres ne nous fournissent ni fertilisant ni fourrage. »

Le responsable déclara ensuite qu'il n'avait pas le pouvoir de faire cesser l'abattage. Certains voulaient s'en prendre à lui et l'empêcher de circuler pendant le reste de la journée, mais les organisateurs d'Appiko leur firent remarquer la futilité d'une action violente de ce genre qui ne ferait qu'entraîner une violence équivalente de la part de la police lorsqu'elle tenterait de libérer le responsable. En outre, le responsable était un individu qui ne pouvait pas changer la politique tout seul. Le but d'Appiko consistait à amener des changements dans l'ensemble de la politique forestière, et il valait mieux demander à ce responsable d'écrire à ses supérieurs et au ministère des eaux et forêts où se trouvait le pouvoir. Cette intervention a permis d'éviter que la violence n'éclate, et les villageois en vinrent à considérer le responsable comme un être humain qui ne faisait que son devoir.

Cette méthode non violente contribua au succès du mouvement Appiko qui obtint le soutien et l'attention de la province tout entière. Et dès le mois de décembre de cette année-là, il s'était étendu à huit zones forestières spécifiques dans le Kanara du nord. Des journaux et des magazines publièrent des articles sur le mouvement, et au cours de la dernière semaine de ce mois, le gouvernement de la province envoya le ministre des eaux et forêts, qui s'appelait Jeevijaya, inspecter la région du Kanara du nord toute entière.

Visite du ministre des eaux et forêts

Jeevijaya vint à Sirsi et entama des discussions avec les citadins ; puis il se rendit dans les régions forestières de Bilgal, où il fut rejoint par 400 personnes qui l'emmenèrent à la plantation de teck. Un vieil homme lui présenta symboliquement un bouquet de fleurs d'eupatoire (connue localement sous le nom de « brume bleue »), car au Karnataka cette mauvaise herbe poussait partout où l'on avait abattu les arbres.

Arrivés à la plantation, les villageois montrèrent au ministre le sol aride qui ne permettait pas la croissance d'un sous-bois, puis ils l'emmenèrent dans une forêt primaire pour lui faire voir la différence. Il y eut une réunion d'une heure sous les arbres, pendant laquelle les représentants du gouvernement ne purent donner que des réponses hésitantes. Il visita aussi la forêt de Kalase, où la méthode Appiko avait été utilisée pour la première fois, et à la fin de sa visite, il concéda que l'abattage des arbres tel qu'il était pratiqué était la cause de la destruction des forêts, et que cette politique allait changer, en tenant compte des aspects écologiques. Il leur assura qu'on autoriserait de déforestation ni à Bilgal ni à Kalase, et donna des ordres précis pour mettre fin à l'abattage des arbres déjà marqués dans ce but. Le ministre déclara qu'à l'avenir seuls les arbres secs et morts seraient coupés. Tout ceci eut lieu en l'espace de six mois, et ce fut une grande réussite pour le mouvement Appiko, ce qui renforça l'assurance des villageois qui voyaient ce qu'ils étaient capables de réaliser grâce leurs propres efforts non-violents.

Appiko s'étend

En l'espace de trois ans, le mouvement s'était étendu aux districts de Shimoga, Sagar Taluka et Kanara du sud, également dans la province du Karnataka. Dans le Kanara sud, les gens adoptèrent les méthodes d'Appiko pour se protéger d'une maladie mortelle connue sous le nom de « Kyasanoor Forest Disease » ou variole du singe [*Monkey virus*] qui avait tué 200 habitants de la forêt et dont la cause principale était la déforestation. Les experts de a santé de l'Institut de virologie à Pune confirmaient que la propagation de la maladie était liée au déboisement de la forêt. Par conséquent, les habitants du lieu appelèrent à l'aide les activistes d'Appiko.

Dans ce cas, le mouvement utilisa les techniques familières de communication rurale pour propager son message. Au début, le soutien vint d'un don quotidien de quelques poignées de blé pour le

mouvement. Cet acte simple, connu sous le nom de *Sarvodaya Patra*, renforçait la lutte pour la cause de et encourageait les gens à la soutenir. Des groupes de villageois faisaient du théâtre de rue pour faire passer le message, adaptaient le théâtre traditionnel populaire, connu sous le nom de *Yakshagana*, afin de faire passer le message de conservation de la nature grâce au thème « harmonie avec la nature pour une prospérité éternelle ». Ce théâtre traditionnel populaire attira beaucoup l'attention dans la province tout entière.

Ces efforts portèrent leur fruit chez les villageois illettrés. Des actions non-violentes pour sauver les forêts tropicales eurent lieu à intervalles réguliers en 1984 et 1985.

Les problèmes

Rien de tout cela, cependant, ne s'est accompli sans difficultés. Le problème principal fut la réaction des entrepreneurs et des bureaucrates qui avaient des intérêts directs dans la destruction des forêts. Ils tentèrent de susciter des violences en provoquant les gens du coin, et essayèrent même de soudoyer la police pour qu'elle enregistre de fausses accusations. Mais les gens restèrent calmes face à ces provocations, et la police refusa de coopérer avec les entrepreneurs.

Puis les responsables de l'office des forêts entamèrent une campagne de propagande soutenue dans la presse, qualifiant Appiko de « non scientifique » et « opposé au développement ». Ils prétendaient que c'étaient les villageois eux-mêmes qui étaient les seuls responsables de la destruction des forêts. Les politiciens de la région tentèrent d'utiliser le mouvement Appiko pour leurs propres fins, en essayant d'infiltrer un groupe essentiel et en faisant pression pour influencer sur ses décisions. Mais Appiko puisait sa force dans ses groupes décentralisés plutôt que dans un comité central. La forte détermination et la volonté des activistes empêchèrent les politiciens de dominer un groupe en particulier, et on ne les laissa pas non plus participer aux décisions.

Les objectifs

Le mouvement Appiko a du mal à trouver une stratégie alternative de développement pour établir une relation harmonieuse entre l'humanité et la nature. Pour y arriver, ils poursuivent trois objectifs :

— Préservation des forêts tropicales restantes dans les Ghats occidentaux, en changeant la politique de gestion des forêts de manière

à ce que les intérêts basés sur le commerce et la rente soient remplacés par des perspectives écologiques ;

— La régénération des forêts primaires et le reboisement avec des arbres indigènes feuillus ;

— Changer l'état d'esprit des gens, afin de décourager la coupe des arbres pendant la saison des pluies et encourager l'exploitation d'autres sources d'énergie alternatives tels des poêles améliorés et le biogaz.

Pour aider à la réalisation de ces objectifs, plusieurs activistes issus de groupes villageois instaurèrent à Sirsi une institution informelle, la *Parisara Sanrakshana Kendra* (Centre de conservation de l'environnement). Le mouvement Appiko fit aussi des progrès dans la régénération des forêts, mais il n'a pas encore atteint son objectif consistant à changer la politique de gestion des forêts. L'abattage n'a cessé que là où Appiko est fort, dans les zones boisées autour de Sirsi, et le mouvement a encore un long chemin à parcourir pour établir une relation harmonieuse entre l'humanité et la nature.

Chipko continue à s'étendre

Pendant ce temps, les femmes de Chipko continuaient à veiller constamment sur les forêts. Le gouvernement avait interdit la coupe des arbres à des fins commerciales, mais on pouvait toujours couper les arbres morts. Mais les gens découvrirent qu'on abattait des arbres vivants là où seuls des arbres morts auraient dû être abattus, particulièrement dans les régions de Tehri et de Chamoli dans le nord de l'Inde. Ainsi, ces dernières années, les activistes de Chipko ont également résisté à l'abattage d'arbres morts et secs et préconisé une interdiction totale, sauf là où c'était nécessaire pour répondre à des besoins locaux raisonnables.

En l'espace de 14 ans, les méthodes de Chipko se sont propagées dans plusieurs régions de l'Inde, surtout grâce à la publicité qu'elles ont reçue au cours de la marche transhimalayenne évoquée dans le chapitre III. Au Cachemire, par exemple, en raison du nombre élevé d'incisions pour obtenir la résine des arbres, de grandes plantations de pins s'affaiblirent et les entrepreneurs furent autorisés à prélever les arbres qui étaient tombés. On découvrit cependant qu'ils en profitaient pour abattre des arbres vivants, et le groupe d'action de Chipko qu'avait formé un jeune avocat attira l'attention des autorités sur ces irrégularités quoi donnèrent donc l'ordre de mettre fin à cet abattage illégal.

Dans l'Himachal Pradesh, petite province de l'Himalaya autrefois densément boisé, on abattait aussi les arbres. La seule exception était la région autour de Simla, ancienne capitale d'été des Britanniques que l'on peut remercier d'avoir protégé les arbres pour assurer à la ville un approvisionnement en eau régulier. C'est encore une région remarquablement boisée de l'Himalaya, et les responsables de l'office des forêts, dans le but de remplir rapidement ses caisses, entamèrent un processus de remplacement des arbres par des plantations de pins et d'eucalyptus d'utilité commerciale. Un jeune homme de Chamba, Kulbhushan Upamanyu, entreprit d'organiser la résistance locale, en déracinant les plants de pins et en les remplaçant par des plants de feuillus. Il s'agissait d'arbres communs dans la région, on les trouvait partout et ils satisfaisaient aux critères de la philosophie des « cinq F ». Le slogan (Fruit, Feu, Fourrage, Fertilisant et Fibre) fut adopté plus tard par le gouvernement de la province de l'Himachal Pradesh.

« Sauver Aravali »

Aravali est une région montagneuse dont le relief s'élève de manière abrupte dans les déserts du Rajasthan, qui longent la province du Gujerat. Ces montagnes jouent un rôle crucial en stoppant l'avancée du désert au Rajasthan. Mais ces dernières années, l'accroissement démographique a exercé une pression sur cette chaîne car les populations tribales qui l'habitent ont trouvées à s'employer comme bucherons et à dénuder les pentes. C'est Sunderlal Bahaguna qui a lancé la campagne pour « sauver Aravali », et elle a été reprise par des activistes locaux qui ont demandé à l'office des forêts de replanter cette zone, fournissant ainsi des emplois aux populations tribales. C'est ce qui fut fait, et la campagne est bien soutenue à la fois par le gouvernement de la province et par la population locale.

En septembre 1985, le mouvement entreprit de mettre fin à l'abattage des arbres dans les deux zones forestières du Madhya Pradesh et du Maharashtra. Il existe aussi un mouvement pour sauver les forêts du centre de l'Inde qui risquent d'être submergées par le projet de barrage d'Inchampelli.

Bengale occidental

Malheureusement, le Bengale occidental a une histoire tout à fait différente. La résistance populaire à la destruction inconsidérée des

forêts a débuté dans la ceinture tribale du Midnapur occidental. Elle a été reprise par le parti séparatiste Jarkhand et le parti communiste indien (marxiste-léniniste) qui ont commencé à utiliser les méthodes de Chipko uniquement dans le but de détourner les populations tribales du parti au pouvoir à l'époque. Ils ne tinrent aucun compte des aspects spirituels et non-violents de Chipko.

Chipko dans le reste du monde

On parle d'autres luttes non-violentes similaires dans d'autres parties du monde, particulièrement aux USA, où Chipko a été lancé en 1983 et où l'on dit qu'il a réussi à sauver les séquoias. De même, à Stockholm, les gens ont grimpé dans les arbres le long des routes et y ont vécu quelque temps afin d'empêcher leur abattage.

En Australie, le mouvement est légèrement différent, quoique toujours pacifique et non-violent. En 1979, des activistes se sont enterrés dans la forêt et ont résisté aux bulldozers ; en risquant leur vie, leur courage a peut-être fait beaucoup pour sauver les forêts australiennes.

Chapitre V – Évaluation d'ensemble

Si l'on tient compte de la vaste étendue du subcontinent indien où les idées de Chipko se sont répandues, il est difficile d'en faire une évaluation objective. Historiquement, l'Inde a une tradition de lutte non-violente, c'est le pays où Gandhi a mis ses idéaux de non-violence en pratique. Depuis sa mort, le pays s'en est beaucoup éloigné. Mais il y a encore des gens qui comprennent ses concepts de lutte pacifiste, et il existe des régions où l'on continue à les mettre en pratique.

Chipko en est l'un des exemples. Enlacer les arbres symbolise essentiellement la relation harmonieuse qui devrait exister entre l'humanité et la nature, et appelle à mettre la non-violence en pratique envers les deux. L'enlacement des arbres que les femmes de l'Himalaya ont adopté résultait sans aucun doute d'une situation locale, économique, sociale et culturelle. Ces femmes désespérément pauvres n'avaient pas d'autre moyen de faire obstacle à ce qui menaçait leurs petites parcelles de terre. Dans l'Himalaya, c'est un mouvement spécifiquement féminin, une réponse féminine aux concepts masculins du « développement économique » qui n'ont fait que les réduire à la misère et ravager la terre. En Asie, comme en Afrique, on tend à exclure les femmes du processus de développement, elles deviennent ses boucs-émissaires muets, mais sur

les versants de l'Himalaya, elles ont réussi à sauver leurs forêts, et ont en outre élaboré leur propre système de régénération de la forêt.

Là où le mouvement Chipko aide les populations tribales, il crée des groupes locaux pour aider à consolider la confiance en soi. En réalité, cela implique tout un processus de décision décentralisée, car la philosophie qui sous-tend ce mouvement postule que chaque communauté doit agir elle-même pour subvenir à ses besoins de base à partir de son environnement. Cela rend les communautés auto-suffisantes et génère un système décentralisé de prospérité économique permanente.

Comme nous l'avons vu, Chipko s'est étendu à différentes régions de l'Inde qui ont des manières de voir différentes, et il doit sa réussite à la nécessité d'acquérir des soutiens sans recourir à l'appui des partis politiques. Dans le Karnataka, Appiko est soutenu par les agriculteurs de la classe moyenne qui s'opposent aux projets de barrages qui inonderaient leurs terres. Les gens qui ont déjà été déplacés à cause d'un barrage soutiennent la propagation de l'idéologie d'Appiko et ses méthode d'action, en se tenant à l'écart de toute activité politique, a en général réussi à empêcher les politiciens de récupérer le soutien populaire. En même temps, les activistes ont exercé une forte pression sur les politiciens locaux.

Le gouvernement commence à reconnaître en Chipko une force émergente impossible à ignorer, et le développement des pentes de l'Himalaya a été revu en tenant compte des exigences des activistes Chipko. Au niveau national, la commission de planification a invité les dirigeants de Chipko à participer au processus de réflexion.

Chipko a donné de l'élan à d'autres mouvements écologiques en Inde et a accru la force morale de la non-violence en tant que méthode de lutte. Toutefois, il faut rester prudent, car Chipko et Appiko doivent leur succès à la réceptivité du gouvernement. En Inde, on est encore libre de ne pas être d'accord, et la non-violence n'est pas réprimée. La réceptivité d'un gouvernement est un facteur important dans toute lutte non violente. Enlacer des arbres dans certains pays autoritaires comme ceux d'Amérique du Sud, par exemple, pourrait ne pas être une bonne méthode non-violente.

Il reste difficile d'évaluer la portée de l'influence à long terme de Chipko sur la politique gouvernementale du développement. L'interdiction actuelle d'abattre des arbres à des fins commerciales est un ordre temporaire donné par l'ancien premier ministre, Mme Indira Gandhi. Rajiv Gandhi, son fils et actuel premier ministre, rêve de modernisation

et de développement et souhaite entraîner l'Inde dans le XXIe siècle tel qu'il le comprend. Il est donc possible qu'il ne tienne pas compte de mouvements comme Chipko et Appiko et les perçoive plutôt comme un obstacle. L'interdiction d'abattage peut être annulée à tout moment, et une nouvelle politique de gestion forestière peut restreindre les droits des habitants de la forêt ; et c'est après tout dans la gestion forestière que la Chipko a obtenu son plus grand succès, et a apporté sa contribution la plus importante.

Le mouvement reste divisé entre ceux qui cherchent à utiliser les ressources forestières en installant de petites industries et ceux qui défendent la position écologique et demandent une interdiction totale de l'abattage à des fins commerciales dans l'Himalaya pendant encore 15 ans afin que la terre puisse se régénérer. Bien que cette différence puisse paraître assez mince, elle affaiblit le mouvement Chipko de manière significative au niveau national. Dans ce contexte, il est important que les agences d'aide internationales comprennent qu'elles créeraient des problèmes en s'emparant des projets du peuple, qui dépendent de leurs savoirs et de leurs compétences. Les projets ambitieux et les budgets importants seraient inappropriés.

Et l'avenir ?

Quel est le rôle de mouvements écologiques comme Chipko et Appiko ? Qu'essaient-ils d'accomplir ? On peut dire avec certitude qu'ils s'efforcent d'élaborer un concept du développement qui soit adapté aux conditions qui dominent actuellement en l'Inde.

Après la décolonisation, les pays indépendants du Tiers-Monde ont tenté d'imiter le modèle de développement occidental, en construisant des barrages, par exemple, et en développant des industries gaspilleuses des ressources naturelles. Nous avons vu le résultat de la gestion commerciale des forêts en Inde. En outre, l'Inde reçoit d'énormes prêts de la Banque Mondiale et d'autres institutions financières pour développer des projets de sylviculture sociale, mais les consultants techniques qui s'en occupent ignorent les leçons de la philosophie Chipko qui pourraient les inspirer.

Mais Chipko a quand même réussi à empêcher le Parlement de voter le projet de loi forestière de 1982. Dans ce projet de loi, les gestionnaires des eaux et forêts demandaient des pouvoirs démesurés pour le contrôle des forêts et en excluaient ceux qui y vivent. Les adhérents de Chipko et

d'autres ONG ont joué un rôle important dans l'organisation d'une campagne de protestation et de lobbying contre ce projet, ce qui a permis à la population de suggérer des solutions alternatives. Pour finir, le gouvernement a décidé de ne pas le mettre au vote.

Les travailleurs de Chipko ont eux aussi exploré le développement de sources alternatives d'énergie dans l'Himalaya, et ils ont fait des expériences de fourniture d'électricité à petite échelle grâce à des projets hydroélectriques locaux de taille très réduite, et utilisant une technique permettant aux populations locales de les mettre elles-mêmes en œuvre.

Actuellement, les riches, qu'il s'agisse des Occidentaux ou des riches dans le reste du monde, constituent une petite partie de la population mondiale, mais ils consomment une très grande part des ressources mondiales. Même dans les pays occidentaux, l'inquiétude monte quant à la soutenabilité du développement industriel, dont les méthodes sont fondées sur l'exploitation de la nature dans le monde entier de telle sorte que seule une minorité jouisse de la prospérité matérielle. En essayant d'imiter ce modèle, les autres pays du monde se sont enfoncés dans une crise du développement. Nombre d'entre eux ne répondent aux besoins de l'Occident qu'en cultivant leurs terres pour des cultures d'exportation aux dépens de leur propre agriculture de subsistance. Le vaste domaine maritime indien, par exemple, est pillé pour satisfaire aux exigences du Japon et de l'Europe, au détriment de ses propres pêcheurs.

Chipko est un mouvement en faveur de la survie. La nature satisfait aux deux besoins de base de l'humanité, la terre et l'eau. Toute stratégie de développement doit préserver ces deux éléments de base et tenter de les améliorer, mais c'est le contraire qui se produit. C'est la raison pour laquelle Chipko tente de redéfinir le concept de développement, en essayant de s'assurer que ces éléments essentiels restent disponibles pour tous. Il ne se base donc pas sur la prospérité matérielle à court terme pour une minorité, mais sur la prospérité, sur la paix et sur le bonheur à long terme pour tous. Il tend vers le genre de développement qui permet de satisfaire ses besoins de base à partir de son propre environnement. En construisant des écosystèmes villageois autonomes, on peut créer une relation harmonieuse avec la nature. Il est essentiel de rendre sa productivité à la terre afin qu'elle puisse supporter une agriculture pérenne. Nous avons vu que dans le contexte indien, la suppression de la pauvreté implique d'associer équilibre écologique et justice sociale.

Chipko et Appiko mettent l'accent sur un modèle de développement égalitaire et pérenne. Selon cette manière de voir, « l'écologie est une économie pérenne » [12]. Le Mahatma Gandhi a déclaré :

> « La nature a suffisamment de ressources pour subvenir aux besoins de tous, mais pas assez pour satisfaire l'avidité de quelques-uns. »

Le mouvement Chipko n'en est qu'à ses débuts, et les prochaines années sont cruciales pour sa survie, mais ce qu'il démontre est la nécessité vitale de la non-violence à tous les niveaux : entre les êtres humains et dans leur relation avec la nature.

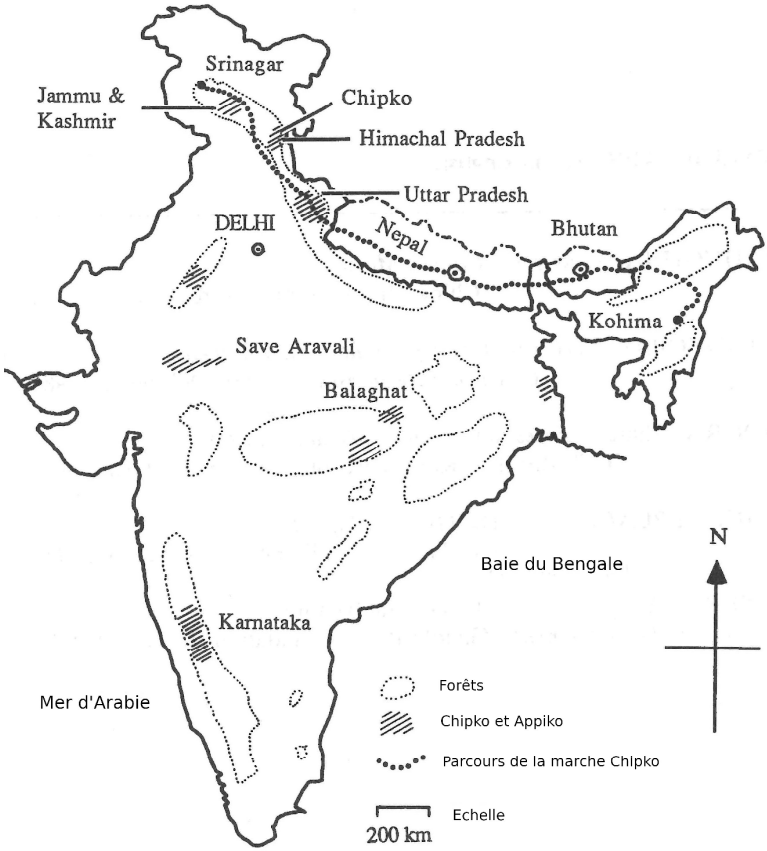
Pandurang Hegde est né dans un village du Karnataka, dans le sud de l'Inde, le 12 juillet 1956.

Il a obtenu un diplôme en sciences sociales à l'université de Delhi. En 1979, il a participé au mouvement Chipko dans l'Himalaya, et il a travaillé dans les régions rurales du centre de l'Inde aux côtés des paysans sans terres. Il travaille actuellement en tant qu'activiste volontaire dans le mouvement Appiko du Karnataka et prend part à la lutte non violente du mouvement. Il organise une campagne pour sauver les forêts tropicales du sud de l'Inde.

Traduit de l'anglais par Annie Gouilleux, janvier 2023.

https://sniadecki.wordpress.com/2023/05/12/hegde-chipko-appiko-fr/

[12] "*Ecology is a permanent economy*" : l'auteur de ce slogan, Sunderlal Bahuguna (1927-2021) était un activiste gandhien qui a contribué au succès du mouvement Chipko. Voir George A. James, *Ecology is Permanent Economy: The Activism and Environmental Philosophy of Sunderlal Bahuguna*, SUNY, New York, 2013. [NdT]



Les espaces forestiers et le mouvement Chipko
(carte issue de la brochure)

Emma Mawdsley

Après Chipko

De la protection de l'environnement à l'autonomie de l'Uttaranchal

Juillet 1998

Introduction

Le mouvement Chipko de la région d'Uttaranchal en Inde [1] est l'un des mouvements les plus fréquemment cités dans la littérature contemporaine sur les mobilisations sociales et/ou environnementales dans le Sud. Il a acquis un statut d'icône, et il est certainement considéré par beaucoup comme un exemple inspirant d'action locale contre les incursions aliénantes et destructrices de l'État moderne et du développement économique. Cependant, au cours des cinq dernières années, un nombre restreint mais croissant d'auteurs ont commencé à critiquer les interprétations néo-populistes très en vogue et largement diffusées du ou des mouvements Chipko. Ces critiques se concentrent sur des objections théoriques et empiriques à certaines représentations écoféministes et écocentriques des mobilisations, et sur l'attention insuffisante accordée au contexte politique et/ou économique des protestations Chipko. De plus, il reste très peu de choses du mouvement Chipko dans sa région d'origine, si ce n'est sa mémoire – un déclin qui est rarement analysé dans ces récits néo-populistes, et qui n'est parfois même pas évident lorsque « le mouvement Chipko » est invoqué avec désinvolture comme un exemple de mouvement environnemental et/ou de femmes dans le Sud.

[1] La partie himalayenne de la Province d'Uttar Pradesh. La région est également connue sous le nom d'Uttarakhand. Il existe de petites différences sémantiques, mais le Bharatiya Janata Party (BJP, récemment élu au gouvernement central en Inde) utilise Uttaranchal. Je préfère le nom moins politiquement approprié d'Uttarakhand, mais maintenant que le BJP a créé une nouvelle Province d'Uttaranchal (voir note 9), il semble judicieux d'adopter cette dénomination.

Cet article donnera un aperçu de ces critiques, mais il ira aussi plus loin en analysant un mouvement social plus récent dans la région des montagnes, à savoir la demande de créer (à laquelle l'État central a accédé très récemment) une Province autonome de l'Uttaranchal au sein de l'Union fédérale de l'Inde [2]. Je soutiens qu'en examinant les continuités et les différences entre les manifestations Chipko des années 1970-80 (et leur image largement fabriquée) et la mobilisation pour l'autonomie régionale des années 1990, il est possible d'illustrer certaines faiblesses d'une grande partie des théories néo-populistes sur Chipko, et donc d'avoir une idée plus plausible et sensible des problématiques liées au genre, à l'environnement et aux rapports avec le gouvernement dans l'Uttaranchal Himalaya.

L'article commencera par un bref historique des manifestations Chipko et du mouvement pour l'autonomie régionale avant de se tourner vers l'une des auteures néo-populistes les plus prolifiques et les plus lue sur le mouvement Chipko, Vandana Shiva. La perspective écoféministe et « anti-développement » du récit de Shiva sera reconsidéré à la lumière du mouvement pour l'autonomie régionale de l'Uttaranchal, avec une référence particulière à l'évolution des relations entre l'État et la société, aux intérêts des femmes et aux questions environnementales. L'article s'appuiera également sur l'analyse du ou des mouvements Chipko par Ramachandra Guha et se demandera si sa vision du « paysan contre l'État » dans les montagnes peut encore être considérée comme pertinente. L'article reflète un malaise plus large à l'égard de certains aspects de la théorisation néo-populiste des mouvements sociaux dans le Sud, questions qui seront abordées plus en détail dans les conclusions.

---

[2] L'Inde est une république fédérale composée de vingt-huit États autonomes ou Provinces et huit territoires de l'Union, eux-mêmes divisés en districts et *tehsils*. Chaque Province est une démocratie parlementaire inspirée du système de Westminster (Angleterre) qui a sa propre administration et peut voter ses propres lois dans un certain nombre de domaines définis par la Constitution indienne. À l'inverse des Provinces, les territoires de l'Union relèvent directement du gouvernement central national, l'État. A l'échelle locale, les zones rurales relèvent du système des *panchayats* (conseils de village) et les zones urbaines des municipalités. [NdT]

Le(s) mouvement(s) Chipko

Les forêts de l'Uttaranchal Himalaya sont depuis longtemps au cœur de la subsistance des populations vivant dans les montagnes [3]. Par le passé, la plupart des ménages dépendaient d'un ensemble diversifié d'activités économiques, mais traditionnellement, les deux éléments les plus importants étaient la migration et l'agroforesterie. Ces activités sont encore présentes aujourd'hui, bien que la migration et d'autres formes de travail rémunéré tendent maintenant à prédominer. Les pentes raides de l'Himalaya moyen n'offrent pas de riches récoltes agricoles, et les forêts fournissent des apports essentiels d'engrais (sous forme de paillis de feuilles), de pâturage, de fourrage, de combustible et une foule d'autres produits forestiers non ligneux, tels que des herbes médicinales, des fibres et des denrées alimentaires. Dans cette situation, les empiètements aliénants et souvent profondément irresponsables de la foresterie coloniale dans la région ont été vivement ressentis et ont provoqué une résistance importante.

Après l'indépendance, peu de choses ont changé, car l'office des forêts de la Province a continué à négliger les intérêts et les besoins des populations locales, malgré la forte dépendance de ces dernières vis-à-vis des forêts. On a beaucoup écrit sur l'érosion continue des droits des villageois sur les forêts, sur la priorité donné par l'office des forêts aux plantations de *pin chir* (*Pinus roxburghii*) au détriment d'arbres beaucoup plus fructueux pour l'agroforesterie locale, et sur la persistance d'une politique et de pratiques forestières post-coloniales. Mais en plus de ces « problèmes de subsistance », il existe une autre série de griefs qui concernent la place des Uttaranchalis dans l'exploitation *commerciale* des forêts, qui ont tendance à être moins bien analysées. Par exemple, l'office des forêts et les entrepreneurs privés qui ont remporté les enchères forestières ont préféré employer des Népalais et d'autres migrants plus « dociles » [*biddable*] que la main d'œuvre locale. L'office des forêts a également facturé aux petites entreprises locales des prix plus élevés pour les matières premières qu'aux grandes industries des plaines, et peu d'efforts ont été faits pour mettre en place une filière de transformation du bois ou des produits du

[3] A l'exception de quelques petits groupes tribaux tibéto-mongoles, la grande majorité de la population de l'Uttaranchal appartient à la majorité hindoue et aryenne de l'Inde du Nord. Le groupe linguistique pahari est étroitement lié à l'hindi, qui est également largement parlé dans cette région.

bois, qui auraient créé des emplois dans les montagnes et ajouté de la valeur aux « exportations » de la région.

Ces questions de subsistance et d'économie locale ont attiré une attention soutenue sur l'impact environnemental de la politique de plus en plus invasive de l'office des forêts dans les montagnes (qui s'est considérablement étendue et accélérée après l'énorme programme de construction de routes stratégiques qui a suivi la guerre indochinoise de 1962) et ses pratiques, dont beaucoup ont été jugées écologiquement destructrices. Ces convictions ont été fortement renforcées par une série d'inondations désastreuses dans la région au début des années 1970.

Telle était la situation dans laquelle opérait le Dasholi Gram Swarajya Sangh (DGSS), une petite coopérative industrielle à forte connotation gandhienne, basée à Gopeshwar. Ses membres, sous la direction de Chandi Prasad Bhatt, géraient une unité de production de térébenthine, fabriquaient des outils agricoles et organisaient des manifestations contre la vente d'alcool, l'intouchabilité et le système des entrepreneurs forestiers. En 1973, la DGSS est entrée en conflit avec l'office des forêts au sujet de la fourniture d'une centaine d'arbres à une grande société sportive des plaines, Symonds, alors qu'elle venait de se voir refuser quelques arbres de la même forêt. La DGSS a décidé d'empêcher les activités de Symonds en s'interposant entre les bûcherons et les arbres s'il le fallait, donnant ainsi naissance au célèbre nom du mouvement – Chipko signifie en hindi « coller » ou « s'accrocher », bien qu'il soit généralement traduit par « étreindre », ce qui est plus rassurant. Après avoir réussi à empêcher des coupes dans la forêt de Mandal, Chandi Prasad Bhatt et les autres ont pris la décision d'alerter les villageois de Phata-Rampur, à quelque 80 km de là, sur le fait que les forêts autour d'eux étaient désormais menacées par la même entreprise, et ont proposé de les aider à les défendre. Ainsi, en dépassant leurs intérêts locaux immédiats pour embrasser une perspective géographique et chronologique plus large, Chipko se pose d'emblée comme un mouvement social significatif ayant des implications régionales.

Au cours de la décennie suivante, toute une série de manifestations Chipko ont eu lieu, bien qu'il faille noter que la tâche d'établir ne serait-ce qu'une simple histoire du ou des mouvements est compliquée par les récits différents et parfois contradictoires rédigés par les principales figures impliquées dans Chipko, ainsi que par une foule de commentateurs « extérieurs ». Certains postmodernistes pourraient affirmer qu'il y a de la place pour tous ces récits sur le(s) mouvement(s)

Chipko, et je serais certainement d'accord avec l'idée que tenter de faire une « histoire objective » de Chipko n'est ni possible ni souhaitable.

Cela dit, je pense que nous pouvons privilégier certains récits par rapport à d'autres et qu'un tel engagement peut et doit être pris sur la base d'une responsabilité éthique à l'égard de nos sujets de recherche [4]. Je n'entrerai pas (une fois de plus) ici dans le détail des manifestations Chipko, même si d'autres éléments apparaîtront plus loin. Ce que je soutiens, c'est que nous devons développer une vision plus complexe que celle qui a été généralement popularisée, dans laquelle, à différents moments et en différents lieux, les questions commerciales aussi bien que les problèmes de « subsistance » étaient en jeu.

Les protestations Chipko différaient selon les circonstances et les conditions spécifiques aux communautés et individus des montagnes. Ainsi, la lutte décrite ci-dessus, dans le village de Mandal, était clairement centrée sur l'accès aux matières premières pour une utilisation industrielle à petite échelle. Mandal est situé sur la route, à quelques kilomètres seulement de Gopeshwar, et la ville plus importante de Chamoli est également relativement proche, ce qui facilite le transport et la vente de marchandises. En revanche, dans le village de Reni, théâtre en 1974 d'un incident retentissant au cours duquel les femmes ont joué un rôle particulièrement important dans la protection de leurs forêts contre les entrepreneurs, ces possibilités industrielles étaient beaucoup plus limitées. Reni est un village isolé, proche de la frontière indo-tibétaine et situé à une certaine distance d'une route de mauvaise qualité. Ici, les villageois, et en particulier les femmes, compte tenu de la division du travail entre les sexes dans laquelle elles sont responsables de la grande majorité des travaux en relation avec les forêts, protégeaient une ressource de subsistance majeure. Peu d'analystes du mouvement Chipko semblent prêts à reconnaître cette multiplicité d'intérêts aux fondements du mouvement, ou le fait qu'en plus d'être géographiquement diversifiés, ces intérêts peuvent évoluer dans le temps, comme nous le verrons plus loin dans l'analyse des événements de Doongri-Paintoli.

---

[4] Cette brève esquisse est basée sur 15 mois de travail sur le terrain dans l'Uttaranchal et sur des entretiens avec certains des principaux artisans du mouvement, notamment Chandi Prasad Bhatt, Sunderlal Bahuguna, Dhum Singh Negi, Shamsher Singh Bist, des femmes du village de Mandal et de nombreux autres villageois.es qui avaient (ou non) participé aux manifestations de Chipko dans les années 1970 et 1980. J'ai également eu accès aux archives des journaux locaux en hindi et à d'autres documents en hindi, ainsi qu'à un grand nombre de récits en anglais.

Les origines de Chipko au sein de la DGSS et le large soutien que le(s) mouvement(s) a (ont) reçu au début/milieu des années 1970 montrent clairement que ces protestations étaient le produit de sérieuses inquiétudes de nombreux hommes et femmes des montagnes, à savoir que la gestion des forêts par l'administration n'offrait que peu de retombées pour les populations de cette région déjà économiquement marginalisée, et qu'en outre, elle détériorait les bases écologiques dont ces populations dépendaient. Ces deux questions se combinent pour former une seule et même préoccupation : gagner sa vie grâce à un ensemble d'activités, notamment l'agroforesterie villageoise, le travail rémunéré dans les montagnes et le travail rémunéré en dehors des montagnes, dans les plaines. Pour les différents individus, familles et villages, l'importance relative et les combinaisons possibles de ces stratégies ont varié et continuent de varier en fonction d'une série de circonstances sur lesquelles ils ont plus ou moins de contrôle. Cependant, dans un certain nombre de récits populistes sur le « Chipko », les exigences économiques du ou des mouvements sont minimisées (voire récusées) au profit de la conscience écologique du mouvement en général. Ces récits ont eu une grande influence et, à la fin des années 1970 et dans les années 1980, les perceptions nationales et internationales de Chipko ont été de plus en plus dominées par cette perspective strictement environnementale (voir ci-dessous). Shamser Singh Bist, un activiste des montagnes, a estimé que :

> « L'acte final de trahison a eu lieu lorsqu'un mouvement potentiellement radical pour l'autodétermination et l'autogestion de nos ressources s'est transformé en un mouvement purement conservationniste. »

Pour certains, Chipko est mort avec l'imposition du moratoire en 1981, une interdiction de 15 ans sur les coupes de bois au-dessus de 1 000 mètres dans la région qui a été instaurée directement à la suite des agitations Chipko [5]. Cette législation a été très mal accueillie par de nombreux habitants des montagnes car, selon eux, l'office des forêts continuait à abattre des arbres alors que les populations locales étaient encore plus exclues de la forêt. L'opposition à la législation dans l'Uttaranchal a même donné lieu en 1988-89 à un *Ped Katao Andolan* – un mouvement pour la coupe des arbres – parce que l'on prétendait que cette loi bloquait quelque 4 500 projets de développement dans tout le Garhwal et le Kumaon.

---

[5] Elle s'inscrivait également dans le cadre des idées réactionnaires et très contestées du projet de loi sur les forêts de 1981.

Il est intéressant de noter que de nombreux dirigeants associés à ce mouvement étaient impliqués dans un parti politique régional naissant qui revendiquait la création d'une Province autonome des montagnes, et c'est ce mouvement beaucoup moins connu que nous allons maintenant aborder.

Le mouvement pour l'Uttaranchal

Tout au long de l'histoire de l'indépendance de l'Inde, des revendications ont été formulées pour que la région de l'Uttaranchal soit reconnue comme une Province à part entière au sein de l'Union fédérale de l'Inde. Elles étaient principalement fondées sur la différence géographique entre la région et le reste de l'Uttar Pradesh (entre les montagnes et les plaines), sur sa séparation historique pendant la période précoloniale et une grande partie de la période coloniale, et sur un discours post-indépendance de colonialisme intérieur, principalement en ce qui concerne les forêts. Pendant la plus grande partie de cette période, ces revendications ont été portées avant tout par les élites urbaines et ont reçu peu de soutien de la part de la majorité des habitants des montagnes, bien qu'au début des années 1980, il semble que l'idée ait commencé à recevoir un soutien plus large, même si l'on ne peut toujours pas dire que la question ait bénéficié d'un soutien populaire engagé.

Puis, en juillet 1994, la question d'une Province autonome des montagnes a soudainement et de manière inattendue, explosé en un mouvement de masse. Des confrontations importantes avec l'appareil d'État s'ensuivirent, parfois pacifiques, parfois violentes, et il s'ensuivit une période d'intenses bouleversements. La cause immédiate de l'agitation était l'adoption par la Province de l'Uttar Pradesh d'une loi concernant des places réservées dans l'emploi public et l'éducation dans le but d'encourager une discrimination positive pour ce que l'on appelle les « autres classes arriérées » [*Other Backward Classes*, OBC]. Il s'agit de la vaste masse des castes agricoles et artisanales « moyennes » qui, selon les estimations, représentent quelque 52 % de la population indienne. Cette législation fait suite à la mise en œuvre par l'État central des propositions de la Commission Mandal en 1989 [6], ce qui a eu d'énormes répercussions sur le paysage politique de l'Inde. Au places réservées de 15 % pour les castes répertoriées (les anciens intouchables) et aux places réservées de

[6] Les différentes Provinces ont adopté la législation selon leur propre calendrier. Dans l'Uttar Pradesh, c'est suite à l'élection d'un gouvernement de « moyenne/basse caste » en 1993.

7,5 % pour les tribus répertoriées [7], s'est ajoutée 27 % de places réservées pour les autres groupes ethniques. Cela a porté le quota total de places réservées à un peu moins de 50 %, le (très malmené) plafond fixé par la Cour suprême, ce qui laisse (théoriquement) 50 % pour la concurrence ouverte et les castes supérieures [8].

Alors que le pourcentage de Brahmanes et de Rajputs [9] dans l'ensemble de l'Inde est estimé à environ 11 %, dans l'Uttaranchal, pour diverses raisons historiques, ces hautes castes représentent près de 85 % de la population. Ainsi, du fait de la composition inhabituelle des castes dans les montagnes de l'Uttaranchal, la politique de discrimination positive des OBC aurait exclu un pourcentage considérable de la population de deux voies importantes de mobilité économique et sociale (l'éducation et les postes de fonctionnaires) dans un environnement économique déjà très contraint. Le gouvernement de la Province d'Uttar Pradesh n'en a pas tenu compte et la législation a été largement considérée comme la « goutte d'eau qui a fait déborder le vase » de ce qui était perçu comme des décennies de négligence et d'exploitation.

Au cours des premières semaines de l'agitation de masse, deux thèmes essentiels sont apparus, qui ont permis de passer d'une lutte contre les places réservées à la revendication d'une administration autonome. Ces thèmes portaient sur les questions étroitement liées du développement et de la politique. Bien que l'on continue à affirmer que la région est soumise à un colonialisme interne de la part de l'administration de la Province de l'Uttar Pradesh (ce qui s'exprime dans les journaux, lors de réunions et de discussions), il est généralement admis que la région a commencé à recevoir davantage de fonds de « développement » de la part du gouvernement central et de la Province au cours des deux dernières décennies. Le principal grief exprimé aujourd'hui est que la marginalisation économique et développementale de la région des montagnes est due au fait que les planificateurs vivant dans les plaines, dans la lointaine capitale de la Province, Lucknow, sont incapables (et peu désireux) de comprendre les besoins de développement de la population, de l'environnement et de

---

[7] Les *Scheduled Castes*, ou castes répertoriées, constituent la partie la plus défavorisée de la société indienne avec les *Scheduled Tribes*, les tribus répertoriées. Ces populations, qui pratiquent des activités jugées impures par la tradition brahmanique (équarrissage, tannerie, vidange, etc.) et qui peuvent être aussi journaliers agricoles ou gens de ménage, sont victimes de ségrégation sociale, professionnelle et religieuse. [NdT]

[8] L'attribution des places réservées est une question extrêmement complexe, dont nous ne donnons ici qu'un aperçu extrêmement simplifié.

[9] Rajputs : « fils de prince » de *raja*, prince, et *putra*, fils. [NdT]

l'économie de la région des montagnes. En d'autres termes, le « retard » de la région est de plus en plus souvent interprété non pas comme le résultat d'une exploitation pure et simple et/ou d'une négligence, mais comme une incapacité plus profonde des planificateurs habitant dans les plaines à développer « correctement » les montagnes.

La dimension politique de cet argument repose sur le fait que la région ne représente que 4 % de la population de la Province et qu'elle est donc d'une importance négligeable pour la politique de l'Uttar Pradesh. Pour beaucoup, une administration autonome des montagnes est la solution à cette absence de voix politique – vitale dans une économie politique qui continue à être fortement dominée par un « État développementaliste ». Le sentiment général est qu'une Province autonome, plus petite, serait plus responsable et plus attentive aux besoins et aux demandes des populations locales, et qu'elles seraient mieux représentées à la (nouvelle) échelle de la Province et au niveau national. Surtout, le développement des montagnes serait planifié et administré par les habitants des montagnes [10].

Malgré leurs nombreuses différences, les manifestations de Chipko et le mouvement pour l'autonomie de la région ont clairement trouvé leur origine dans des problèmes semblables ou qui se recoupent. Il s'agit notamment d'un manque de contrôle sur les ressources locales (à la fois en termes de droits « traditionnels » d'accès aux ressources forestières et en termes d'opportunités commerciales modernes), de la concurrence entre les besoins nationaux et les besoins locaux, des préoccupations environnementales et des critiques locales quant à l'administration et la planification du développement. Cependant, ces convergences n'apparaissent pas à la lecture de nombreux récits néo-populistes des protestations Chipko, qui offrent un ensemble très disparate d'analyses de l'environnement, du développement et souvent des relations hommes-femmes dans les montagnes.

La section suivante examinera cette divergence en analysant le récit de Vandana Shiva sur les manifestations Chipko.

---

[10] Le gouvernement central a annoncé en avril 1998 la création de la Province d'Uttaranchal, avec le Vananchal et le Chhatisgarh.

De l'environnement à l'autonomie régionale

Les femmes contre les hommes ?

Vandana Shiva a écrit sur le mouvement Chipko dans un certain nombre de livres et d'articles. Son analyse se situe clairement dans une perspective néo-populiste, mais elle tire sa force théorique principalement de l'écoféminisme. L'écoféminisme se caractérise par une grande diversité de points de vue, mais la plupart de ses partisans soutiennent qu'il offre une alternative radicale en matière de développement, axée sur la diversité, l'éducation, le holisme [11] et la justice sociale et environnementale. Certaines écoféministes soutiennent qu'il existe une convergence essentielle [*essential congruity*] entre les femmes et la nature en raison de la capacité biologique des femmes à porter la vie et de leur objectivation commune et de leur domination par les systèmes patriarcaux d'exploitation et de contrôle. Plutôt que de résister à la dichotomie nature/culture, femme/homme, comme les féministes « traditionnelles » ont cherché à le faire, les écoféministes se félicitent de cette convergence supposée. Shiva affirme que :

> « Les femmes et la nature sont intimement liées, et leur domination et leur libération sont également liées. Les mouvements féministes et écologistes ne font donc qu'un et sont avant tout des contre-tendances au mal-développement patriarcal. »

Shiva affirme qu'en Uttaranchal, comme ailleurs en Inde, la gestion des forêts indigènes a traditionnellement été le domaine des femmes, à la fois dans la division du travail et dans le domaine de la connaissance. Les femmes, dit-elle, incarnent la *prakriti*, ou principe féminin, qui cherche à nourrir et à maintenir l'harmonie et la diversité des forêts naturelles en tant que source de vie, et qui s'oppose fortement aux sciences masculinistes qui dominent les discours modernes sur le développement [12]. La sylviculture commerciale, introduite par les

---

[11] Le holisme est un mode de pensée qui appréhende les phénomènes comme totalité, ne pouvant être expliqués à partir de ses seuls composants. Le holisme s'oppose au réductionnisme qui cherche à expliquer un phénomène en le divisant en parties. [NdT]

[12] En se référant à un « principe féminin », comme le note Jackson [1993b], Shiva tente à juste titre d'éviter l'écueil du déterminisme biologique. Elle peut ainsi inclure certains hommes, comme Sunderlal Bahuguna qui, dit-elle, en écoutant les voix discrètes des femmes, a conservé la capacité d'articuler les principes féminins-écologiques de Chipko. Mais après avoir fait la distinction entre « femme » et « principe féminin », elle continue à les brouiller à plusieurs reprises par la suite.

colonisateurs et perpétuée par l'État indien, est analysée comme un exemple frappant de ce réductionnisme et de cette violence. Selon elle, les hommes de la région ont également été colonisés par ce système – sur le plan cognitif, économique et politique. Ce sont les femmes paysannes qui ont fait l'expérience profonde et concrète de la destruction des forêts et qui se sont donc levées pour remettre en question les valeurs réductionnistes de l'usine et du marché en faisant revivre « l'ancienne conception indienne de la culture forestière ». Ici, les communautés forestières autonomes sont considérées comme la plus haute expression de l'évolution de la société et de la civilisation, une vision qui s'oppose vivement à l'image d'un « monde moderne » vicié, violent et gaspilleur. Shiva affirme que :

> « Les femmes du Garhwal [la moitié occidentale de l'Uttaranchal] ont commencé à protéger leurs forêts de l'exploitation commerciale, même au prix de leur vie, en lançant le célèbre mouvement Chipko, embrassant les arbres vivants comme leurs protecteurs. »

Elle suggère que les femmes n'ont pas seulement combattu les entrepreneurs extérieurs et l'office des forêts dans leur lutte pour se réapproprier le principe féminin dans l'utilisation et la gestion des forêts, mais qu'elles ont également résisté aux instincts commerciaux de leurs propres concitoyens. Chipko est ainsi présenté comme un mouvement avant tout écologique et féministe par lequel les femmes des montagnes ont cherché à rétablir une relation harmonieuse « traditionnelle » avec la nature. Le lien avec la DGSS et d'autres coopératives, que Shiva tourne en dérision parce qu'elles répondent à des préoccupations essentiellement masculines, est décrit comme une alliance temporaire au début du mouvement. Peu de temps après, suggère-t-elle :

> « Une nouvelle séparation s'est opérée entre les intérêts masculins locaux pour une activité commerciale fondée sur les produits forestiers et les intérêts des femmes du pays pour une activité de subsistance reposant sur la protection de la forêt. »

Mais il y a un certain nombre d'objections empiriques à ce récit. Tout d'abord, bien que les femmes aient joué un rôle absolument central dans les manifestations Chipko, Sunderlal Bahuguna, Chandi Prasad Bhatt, Dhum Singh Negi et les nombreux autres hommes qui y ont participé n'étaient pas toujours ou uniquement leurs « élèves et disciples », comme l'affirme Shiva. Les hommes étaient véritablement engagés dans les différents courants du mouvement Chipko et ont contribué de manière significative à leur force organisationnelle et idéologique. Bien que le désir de rétablir l'équilibre et d'attirer l'attention du public sur un grand nombre de femmes qui n'ont pas

été nommées mais qui ont participé au mouvement soit tout à fait louable, Shiva ne fait ne fait que reprendre pour son compte le procédé de ceux qu'elle critique : elle exclut les hommes de l'histoire. Shiva minimise également le rôle joué par d'autres personnes dans le mouvement Chipko, notamment des gauchistes et des étudiants, qui n'entraient pas dans le cadre de la protestation écoféministe. Par exemple, comme beaucoup d'autres personnes soucieuses de conforter l'image romantique du mouvement Chipko, à savoir des femmes étreignant des arbres dans les forêts de l'Himalaya, elle mentionne rarement les manifestations organisées dans les villes, telles que les protestations cruciales qui ont perturbé les ventes aux enchères des forêts.

L'utilisation de l'hindouisme par Shiva en relation avec le genre et l'environnement peut également être questionnée. Shiva utilise les principes de *shakti* (énergie primordiale féminine) et de *prakriti* (sa manifestation dans la nature) comme les principales conceptions spécifiquement « indiennes » (qu'elle confond souvent curieusement avec les seules conceptions hindoues) de la nature et de la culture, et donc la connaissance de l'environnement. Elle suggère que dans « l'Inde traditionnelle », le pouvoir et la fertilité au niveau cosmologique et quotidien étaient dévolus aux femmes, qui étaient vénérées en conséquence, mais qu'ils ont ensuite été remplacés par le patriarcat du colonialisme, du développement et de la science. Mais dans la tradition hindoue (en particulier dans les textes brahmaniques des hautes castes sur lesquels Shiva s'appuie), la *shakti* des femmes est une « raison » majeure de leur subordination aux hommes, et non de leur vénération, et certainement pas de leur libération. La *shakti* a un côté positif, en particulier sous sa forme « latente », mais elle n'est pas indépendante du contexte, et il est erroné de considérer la *shakti* ou la *prakriti* comme une source de pouvoir sans équivoque, puis de construire sur cette base une idéologie de la culture de la nature et des relations entre les femmes et les hommes dans l'Himalaya. C'est la peur qu'ont les hommes de la *shakti* (qui se traduit souvent par l'énergie sexuelle des femmes) qui est à l'origine du célèbre dicton de Manu :

> « Dans l'enfance, une femme doit être sous le contrôle de son père, dans la jeunesse sous celui de son mari, et lorsque son mari est mort, sous celui de ses fils. »

Il est clair qu'une critique de l'interprétation du mouvement Chipko par Shiva recoupe également les débats plus larges sur l'écoféminisme. A des degrés divers, les différentes perspectives écoféministes ont été critiquées sur plusieurs fronts, notamment pour leur essentialisation des

femmes en tant que catégorie universelle et biologiquement déterminée, et leur tendance à romancer le passé – deux critiques qui s'appliquent à l'analyse de Shiva sur le mouvement Chipko. Il existe très peu de preuves historiques de l'image idéalisée de l'environnement « traditionnel » ou des relations entre les hommes et les femmes que Shiva présente dans son appel à revenir à un passé plus harmonieux. En effet, la civilisation indienne dominante (dont Shiva fait l'apologie) s'est établie précisément en défrichant les forêts pour y implanter des cultures, alors que dans le même temps, les femmes devenaient de plus en plus subordonnées aux hommes par le biais du développement de la société de castes.

Shiva fait remarquer à juste titre que ce sont les femmes qui supportent souvent de manière disproportionnée les coûts personnels, économiques et sociaux de la détérioration de l'environnement, et c'est certainement le cas dans l'Uttaranchal. Mais cela ne se traduit pas *nécessairement* par une lecture essentialiste des intérêts, des connaissances ou de l'action des femmes en matière d'environnement, dans laquelle la réciprocité primitive [*primal mutuality*] des femmes et de la nature est automatiquement privilégiée. Si une « pratique écologique saine » entre en conflit avec les besoins et les responsabilités d'une femme des montagnes, comme dans le cas d'une pénurie de bois de chauffage, il est probable qu'elle donne la priorité à cette dernière, surtout si l'on considère le lourd fardeau imposé à de nombreuses femmes par l'émigration des hommes. Même cet argument présuppose l'idée que, si elles étaient en mesure de le faire, les femmes ont toujours et partout à la fois les connaissances et le désir de préserver l'environnement. S'il a été démontré que cela était vrai pour certaines femmes et communautés dans le monde, les connaissances et les « affinités » écologiques des femmes ne sont pas automatiques, mais dépendent de l'histoire et de la culture. Dans le Jharkhand, dans une société *adivasi* (littéralement « aborigène », peuple indigène du nord-est de l'Inde) les hommes étaient souvent les principaux détenteurs des connaissances environnementales ; dans ce cas, les écoféministes pourraient-ils soutenir que les femmes ont une relation encore plus pure avec l'environnement ?

Les décisions des femmes sont à la fois limitées et rendues possibles par une série de relations sociales et de genre qui se chevauchent et parfois se entrent en rivalité, ainsi que par les limites et les possibilités offertes par l'environnement local tel qu'il est façonné par les facteurs locaux et les structures et événements régionaux/nationaux. Elles doivent prendre des décisions et des mesures sur la base d'une série de conditions qui diffèrent pour chaque femme dans l'espace et dans le temps. Il peut s'agir de leur

âge, de leur santé, de leur situation matrimoniale, de leur éducation, de leurs craintes et de leurs aspirations, du fait qu'elles se trouvent dans leur village natal ou matrimonial, du fait qu'elles et/ou leur ménage ont accès à d'autres sources de revenus, et ainsi de suite. Réduire les décisions des femmes à un ensemble de caractéristiques biologiquement déterminées dévalorise leur pouvoir, ne reconnaît pas qu'elles peuvent également « s'aligner » sur d'autres identités (caste et classe, pour n'en citer que deux) et minimise le fait qu'elles sont situées dans certains lieux qui à la fois imposent et offrent un ensemble spécifique de contraintes et d'opportunités, comme dans le cas des différences entre les villages de Mandal et de Reni.

Cela n'est nulle part plus clairement illustré qu'à Doongri-Paintoli, site d'un incident Chipko très célèbre en 1980, au cours duquel les femmes ont défié leurs propres hommes ainsi que les entrepreneurs mandatés par l'office des forêts. Il y avait en effet un conflit d'intérêts entre les hommes et les femmes du village, car les femmes voulaient préserver la forêt voisine (dont la perte leur aurait causé des difficultés considérables), tandis que les hommes étaient plus enclins à accepter la compensation de l'office des forêts (sur laquelle ils auraient eu plus de contrôle). Mais les femmes se sont battues pour empêcher le défrichement complet de leur forêt dans le cadre d'une *stratégie de subsistance fonctionnelle*, et non en raison d'un désir de conserver ou de revenir à une vie villageoise « traditionnelle » immaculée. Les commentaires de Gayatri Devi, qui a participé à la lutte depuis le début et qui est aujourd'hui profondément déçue par l'absence de développement dans le village, le montrent clairement. Elle a déclaré :

> « Nous aurions pu sacrifier davantage [de forêt] si on nous avait assuré une route vers le village, une école, un système d'approvisionnement en eau et un centre de santé primaire. »

Il lui a demandé « Qu'avez-vous retiré de Chipko ? », et je citerai la réponse complète de Gayatri Devi :

> « Je ne sais pas. Nous avons agi pour sauver nos arbres. Nous ne nous sommes jamais accrochés à un arbre, mais lorsque je suis allée à Delhi, on m'a dit que notre *andolan* [mouvement] était très important. C'était peut-être le cas, mais nous n'avons jamais rien obtenu. La route menant à notre village n'a pas encore été construite et l'eau reste un problème. Nos enfants ne peuvent pas étudier au-delà du lycée s'ils n'ont pas les moyens de se rendre dans une ville et d'y rester. Les filles ne peuvent tout simplement pas le faire. Aujourd'hui, elles me disent qu'à cause de Chipko, la route ne peut pas être construite parce que de nos jours tout est orienté vers *paryavaran*

[l'environnement]. Chipko ne nous a rien donné. Nous ne pouvons même pas nous procurer du bois pour construire une maison parce que les gardes forestiers nous en empêchent. Nos droits nous ont été arrachés. »

Cette question des intérêts spécifiques des genres dans les montagnes peut être approfondie en se référant au rôle joué par les femmes dans le mouvement de l'Uttaranchal. Les femmes, en tant que « communauté politique », sont fermement implantées dans les structures sociales et politiques traditionnelles [13], et un certain nombre de femmes politiques et de dirigeantes sont fortement impliquées dans le mouvement. On peut donc se demander si les femmes poursuivent des revendications spécifiquement liées au genre dans le cadre de l'agitation en faveur d'une Province autonome des montagnes, *parallèlement* ou *en opposition* aux principaux objectifs du mouvement ? En bref, il existe en effet une dimension de la mobilisation qui, bien qu'elle ne concerne pas exclusivement les femmes, a été particulièrement importante pour obtenir le soutien de certaines d'entre elles, à savoir les manifestations contre l'alcool qui ont accompagné cette agitation. De nombreuses femmes des montagnes souffrent des conséquences économiques et personnelles de la consommation d'alcool des membres masculins de leur famille, et il existe une longue tradition de protestation contre la vente d'alcool dans l'Uttaranchal. Dans certaines parties du mouvement, ce thème est important et concerne principalement les femmes. Par exemple, lors d'un rassemblement contre l'alcool à Pithoragarh, une éminente travailleuse *sarvodaya* s'est inspirée d'une vision explicitement gandhienne d'un Uttaranchal sans alcool. « Sinon, demandait-elle, quel est l'intérêt d'une Province autonome pour les femmes ? » [14].

Mais la grande majorité des femmes avec lesquelles je me suis entretenue considéraient que le principal avantage d'une Province autonome était la création de nouveaux emplois (ou la mise en disponibilité des emplois existants) pour leurs pères, leurs frères, leurs maris et leurs fils (et parfois, ont dit certaines, pour elles-mêmes). Les hommes et les femmes considèrent qu'un revenu sûr, provenant de préférence d'un poste de fonctionnaire, est de plus en plus essentiel afin de survivre dans les montagnes. Une femme du village de Mandal – le site de la première et célèbre confrontation – m'a dit que :

---

[13] Cela était plus qu'évident lorsque l'on observait les marches, les rassemblements et les réunions dans les villages et les villes, que l'on parlait avec des hommes et des femmes, que l'on lisait les articles de journaux et que l'on observait simplement le mouvement et que l'on y participait.

[14] Entretien du 22 décembre 1994.

> « Aujourd'hui, c'est comme ça : si vous avez un emploi, vous pouvez manger. Si vous n'avez pas de travail, vous n'avez rien. Les cochons sauvages détruisent les récoltes dans les champs ; les femmes travaillent dur dans les champs mais ne gagnent rien. » [15]

Toute hyperbole mise à part, il y a un vrai message ici, ainsi que dans beaucoup d'autres déclarations et discussions que j'ai entendues. Il est évident que certaines femmes ont des aspirations nouvelles qui ne sont pas centrées sur le village ou les obligations agricoles traditionnelles (et donc aussi sur les forêts), mais sur les villes et l'emploi (pour elles-mêmes et, plus fréquemment, pour leurs maris et leurs fils) à l'intérieur et à l'extérieur de la région. La déclaration suivante est tirée d'un entretien réalisé en septembre 1994 avec Gangotri Devi, une femme âgée du village de Mandal :

> « Elle [sa jeune compagne] a passé son baccalauréat et ne sait pas comment travailler dans les champs parce qu'elle est toujours avec ses livres et ses stylos. Mais nous sommes toujours dans les champs. Après la création d'une Province autonome, certains garçons et certaines filles trouveront du travail… Tous les gens descendent dans la rue [pour protester] afin d'obtenir un emploi – comme cette fille et ce garçon [ils pointent du doigt] – ils pourront alors nous nourrir ainsi que leurs enfants. Il n'y a rien de bon dans ce Garhwal – peu de production agricole et aucune opportunité d'emploi. Tous les garçons instruits traînent dans les rues. »

Il ne s'agit pas de nier que de nombreuses femmes sont particulièrement attentives aux questions agro-environnementales dans les montagnes, mais elles les relient également à la recherche d'autres moyens de subsistance dans l'Uttaranchal, y compris l'exploitation commerciale des forêts – ce que Shiva a tendance à ne pas admettre. Les questions de genre sont au cœur de toute analyse des forêts et de la résistance dans l'Uttaranchal, mais de nombreuses femmes reconnaissent que l'arène de leurs luttes et de leurs perspectives s'étend bien au-delà du village et de la forêt voisine, à la région, à la Province et même à la nation.

Dans cette dernière partie, je vais maintenant évoquer cette question de l'échelle à travers la relation entre « les paysans et l'État » et l'analyse de Chipko par Ramachandra Guha.

---

[15] Entretien du 21 septembre 1994.

Des paysans contre l'État ?

Dans *The Unquiet Woods* [*Les Forêts Intranquilles*, 1989, non traduit en français], Ramachandra Guha présente une analyse sociologique sophistiquée de la continuité et du changement dans les mouvements populaires contre les administrations précoloniale et postcoloniale de l'Uttaranchal. Tout en replaçant Chipko dans son contexte culturel et historique, Guha est l'un des rares auteurs à analyser les géographies spatio-temporelles fluctuantes des manifestations Chipko. Il étudie les différentes philosophies environnementales présentes dans le mouvement, les divers types de protestations déployés, les relations hommes-femmes dans les montagnes, ainsi que les objectifs et les résultats de Chipko. Dans la lignée d'E. P. Thompson, Guha aborde la relation entre les paysans et l'administration dans l'Uttaranchal sous l'angle de l'économie morale, et suggère que les villageois considéraient Chipko comme une lutte pour l'accès a une subsistance de base que les institutions et les politiques du gouvernement entravaient. Bien que la foi de Guha dans les économies morales paysannes comme base de la régénération et de la gestion forestières contemporaines soit discutable, il fournit peut-être l'étude historique la plus complète des mouvements sociaux dans l'Uttaranchal à ce jour. Mais je voudrais suggérer que le modèle de résistance présenté par Guha, celui du « paysan contre l'État », ne tient pas debout en dehors de la lutte pour les forêts et que, pour les années 1990, il n'est plus suffisant pour seulement comprendre les tensions autour des forêts entre les populations des montagnes et l'administration locale [16]. De fait, cela a deux conséquences : le déclin du pouvoir de mobilisation de Chipko et l'intérêt grandissant pour la revendication d'une Province autonome.

Les montagnes de l'Uttaranchal sont un environnement décourageant pour l'application de la loi, et ce n'est qu'après l'expansion du réseau routier en 1962 que la pénétration du gouvernement et de ses auxiliaires (administratifs, développementaux, policiers et militaires) a pu s'accélérer de manière significative dans les montagnes. Cette « compression spatio-temporelle » s'est accompagnée de changements socioculturels et économiques immenses et complexes. Dans les années 1970-1980, le gouvernement avait, sous une forme ou une autre, pénétré de nombreux

[16] Une question importante, que nous n'avons tout simplement pas la place d'aborder dans cet article, est celle de la manière dont ces arguments se manifestent par rapport à la division fédérale, en d'autres termes entre le pouvoir de la Province de l'Uttar Pradesh et le pouvoir de l'État central.

aspects de la vie quotidienne, bien que de manière très inégale en termes de profondeur et d'étendue. L'un des effets a été qu'il est devenu plus difficile et plus risqué pour les villageois de s'opposer ouvertement à l'administration, par exemple en ignorant les lois forestières.

Guha affirme que les mouvements paysans tels que Chipko sont « défensifs, cherchant à échapper aux tentacules de l'économie commerciale et à l'État centralisateur ». Mais si cela a pu être vrai dans une certaine mesure dans les années 1970, je pense que c'est trop unidimensionnel pour englober toute la variété et la profondeur des relations entre les « paysans » et l'administration développementiste ou l'économie commerciale dans les années 1990. Le mouvement pour l'autonomie régionale de l'Uttaranchal démontre que et la manipulation du pouvoir du gouvernement, le clientélisme au sein du gouvernement et la captation des ressources du gouvernement font désormais partie intégrante du jeu entre la résistance et la domination dans cette province. Si le gouvernement peut être présenté comme un agent d'oppression en ce qui concerne les forêts, il est aussi une source d'opportunités par ailleurs. Celles-ci ne se limitent pas à l'emploi et à l'éducation, bien que ces deux éléments soient de plus en plus importants dans une région périphérique où la population augmente et où l'économie est de plus en plus concurrentielle. Au contraire, à mesure que les habitants des montagnes sont devenus plus informés et plus politisés, ils ont cherché à obtenir plus de pouvoir et une voix plus forte dans les processus de planification et d'administration du développement, ainsi qu'un meilleur accès aux fonds de développement – dont le principal bailleur est, bien entendu, le gouvernement. L'objectif de la lutte pour l'autonomie régionale de l'Uttaranchal était la captation, et non le rejet, de du gouvernement et donc du pouvoir de l'État.

La politisation croissante de l'État et de la société civile en Inde depuis le milieu des années 1960 a été récemment intensifiée, entre autres, par l'expansion du système des places réservées dans l'emploi public et l'éducation en 1989 et, après 1991, par la poussée vers la libéralisation de l'économie. Un État très interventionniste, qui tente de gérer une économie pauvre, est l'objet d'une concurrence politique intense. Ces changements prennent la forme d'une relation moderne entre le gouvernement et la société dans l'Uttaranchal qui est plus complexe que « le paysan contre l'État ». Le mouvement en faveur de l'autonomie régionale témoigne de la volatilité croissante de l'électorat et d'une volonté et d'une capacité accrues de s'organiser autour d'identités particulières afin de faire valoir leurs revendications au niveau de la Province et au niveau national. La

confrontation avec le gouvernement n'a pas disparu, comme l'ont montré les événements de 1994-95, pas plus que la résistance clandestine, mais elle vise désormais de plus en plus à s'approprier le pouvoir politique et administratif plutôt qu'à s'y opposer directement. Cela suggère, comme le savent de nombreux Uttaranchalis – mais que de nombreux « post-développeurs » sont moins disposés à admettre – que les politiques locales ne peuvent être appliquées sans dialogue et doivent être appréhendées en relation avec les influences politiques, économiques et culturelles régionales, nationales et d'autres, supra-locales.

Conclusions

« Chipko » est devenu une métaphore de la résistance environnementale subalterne en ce sens que ce mouvement populaire a été chargé de significations et d'associations qui vont bien au-delà, voire qui n'ont que peu de rapport avec les moments, les lieux et les circonstances spécifiques des mobilisations qu'il a suscité. Il y aurait beaucoup à dire à propos de l'argument selon lequel ce qui est important dans cette affaire, plus que la « vérité historique », c'est le fait que « Chipko » a été une source d'inspiration pour les activistes en Inde et ailleurs afin de lutter contre l'injustice sociale et environnementale. Mais comme je l'ai montré dans cet article, les représentations écocentriques et/ou écoféministes de Chipko qui ont fini par dominer la représentation populaire du mouvement ont joué un rôle mineur mais non négligeable dans l'échec du mouvement à réaliser les changements souhaités par de nombreuses personnes dans les montagnes.

Le mouvement Chipko s'est constitué en premier lieu comme une lutte économique : ses militants, hommes et femmes, étant parfaitement conscient que la préservation des forêts était une condition indispensable pour maintenir les perspectives de développement qu'ils cherchaient à réaliser, dans le cadre des contraintes géographiques des montagnes. Les préoccupations environnementales n'étaient pas absentes, mais un environnement préservé était considéré comme une *condition fonctionnelle pour une économie locale solide*. Dans ce contexte, différentes « stratégies de subsistance » ont été élaborées à différents moments, dans différents lieux et par différentes personnes, comme nous l'avons vu lors des manifestations à Mandal, Reni et Doongri-Paintoli.

Ironiquement (étant donné leurs sympathies relativistes), de nombreux auteurs néo-populistes ont construit des récits plutôt universalistes du mouvement (écologique, écoféministe et/ou anti-

développement) qui sapent ou ignorent la complexité de Chipko, et qui présupposent un localisme culturel, économique et politique qui ne reflète tout simplement pas la réalité de la vie des hommes et des femmes dans l'Uttaranchal. Nous sommes injustes à l'égard de la grande majorité des femmes et des hommes si nous pensons qu'ils veulent revenir à un passé traditionnel idéalisé qui n'a vraisemblablement jamais existé. Ce n'était pas le message des manifestations Chipko dans les années 1970, et ce n'est certainement pas celui des revendications en faveur de l'autonomie régionale aujourd'hui.

Certaines de ces critiques renvoient à un ensemble plus général de préoccupations concernant un certain nombre de caractéristiques et de tendances communes à la plupart des écrits néo-populistes sur les mobilisations sociales dans le Sud. L'une d'entre elles est la tendance à considérer les communautés « locales » comme plutôt statiques et repliées sur elles-mêmes. Cette image sous-tend les notions de « villageois traditionnels », dont les moyens de subsistance dépendent intimement de l'environnement local, et dont les modes de vie sont construits et n'ont de sens qu'à travers leur environnement immédiat. Mais cela ne permet qu'une connaissance très partielle de la vie des gens dans les montagnes, et ne reflète pas leur familiarité et leur engagement avec toute une série d'influences qui vont au-delà du local. L'évolution qui mène des manifestations Chipko à la mobilisation pour l'autonomie régionale souligne le fait qu'il est erroné de s'appuyer sur des récits anecdotiques et réductionnistes mettant en avant ce qui est « local », tels qu'ils sont présentés dans une grande partie de la théorie néo-populiste, pour comprendre les diverses stratégies de subsistance, la construction de l'identité et les perspectives de la grande majorité des hommes et des femmes des montagnes.

Emma Mawdsley,
Department of Geography,
University of Durham.

Article publié dans *The Journal of Peasant Studies*, vol. 25, n°4, juillet 1998.
Traduit de l'anglais par Jacques Hardeau, mai 2023.

https://sniadecki.wordpress.com/2023/05/23/mawdsley-chipko-fr/

Maria Mies

6 février 1931 - 15 mai 2023

La sociologue écoféministe allemande Maria Mies est décédée le 15 mai 2023 à l'âge de 92 ans. Elle souffrait de la maladie d'Alzheimer. Elle ne se souvenait ni ne reconnaissait plus personne, y compris son mari, Saral Sarkar, qui l'a accompagnée jusqu'à son dernier souffle.

Maria Mies (4e en bas à gauche sur la photo) et Veronika Bennholdt-Thomsen ont co-écrit en allemand *La Perspective de subsistance* en 1997, qui a été traduit et publié par les éditions La Lenteur sous le titre : *La subsistance, une perspective écoféministe* en octobre 2022.

https://sniadecki.wordpress.com/tag/maria-mies/

Le livre *Patriarchy and Accumulation on a world scale* [1986] est en train d'être traduit par les éditions Entremonde, sa sortie est prévue pour le début de l'année 2024.

Une série de podcasts en 13 épisodes :

Patriarcat et capitalisme selon Maria Mies - Floraisons

https://floraisons.blog/patriarcat-et-capitalisme-selon-maria-mies

Table des articles

Bertrand Louart

Chipko andolan

Présentation

février 2023

Page 1

Pandurang Hegde

Chipko et Appiko

Comment les gens sauvent les arbres

1988

Page 4

Emma Mawdsley

Après Chipko

De la protection de l'environnement à l'autonomie de l'Uttaranchal

Juillet 1998

Page 43

In memoriam

Maria Mies

6 février 1931 - 15 mai 2023

Cette brochure peut être librement téléchargée à l'adresse :
<http://archive.org/details/notes-morceaux-choisis-chipko-andolan>

Racine de moins un

Une émission
de critique des sciences, des technologies
et de la société industrielle.

Matthieu Amiech

La gestion sanitaire de la covid-19

2023

Mathieu Amiech, membre des éditions La Lenteur et du collectif Écran total (résister à la gestion et l'informatisation de nos vies), revient sur la gestion de l'épidémie de Covid-19 due a la diffusion du virus SARS-Cov-2 durant les années 2020-2022.

« Le point essentiel que je voudrais souligner, c'est que considérer le Covid-19 comme un danger absolu, radicalement nouveau, qui change totalement notre situation personnelle et collective, cela n'est possible que si l'on refoule profondément le caractère pathogène de notre société capitaliste et industrielle. C'est-à-dire que l'on occulte le fait que l'on est déjà, en temps ordinaire, dans une situation où l'on est environné de dangers, de nuisances, qui viennent de beaucoup de nos habitudes de consommation quotidiennes déjà très ancrées. »

Émission **Racine de Moins Un n°84** (63 mn),
diffusée sur **Radio Zinzine** en mars 2023.

Mathieu Amiech vient de publier :

L'industrie du complotisme

Réseaux sociaux, mensonges d'État et destruction du vivant

éditions La Lenteur, mars 2023.
216 p., 18 €

L'épuisement des terres boisées sur les fragiles pentes de l'Himalaya a accru la charge de travail des femmes dans les villages de montagne. À mesure qu'on abattait les forêts pour répondre aux besoins de l'industrie, ces femmes devaient parcourir de longues distances pour se procurer du bois de chauffage, de l'eau et du fourrage pour leurs animaux.

Ce sont ces circonstances qui ont poussé des femmes pauvres à lancer un mouvement pour sauver les arbres dont dépendaient tant leurs moyens d'existence. Parce qu'elles eurent l'idée originale d'enlacer les arbres, elles sauvèrent la forêt.

Il s'agit du mouvement que l'on connaît à présent sous le nom de *Chipko Andolan* ou Mouvement de celles qui enlacent les arbres [*Tree-Hugging Movement*].

Les femmes ont compris qu'abattre les arbres était néfaste à leur bien-être et ont tout simplement agi selon cette conviction.

Prix Libre